



HAL
open science

“ Transmission et “ excentrement ” du bergsonisme dans les sphères littéraires madrilènes (1900-1910) ”

Camille Lacau St Guily

► To cite this version:

Camille Lacau St Guily. “ Transmission et “ excentrement ” du bergsonisme dans les sphères littéraires madrilènes (1900-1910) ”. La transmission culturelle à l’œuvre: trajectoire, diffraction et fécondation d’une pensée à travers différents exemples (Espagne, XIXe-XXe siècles), 2, pp.5-10, 2014. hal-03537754

HAL Id: hal-03537754

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03537754v1>

Submitted on 20 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Transmission et « excentrement » du bergsonisme dans les sphères littéraires madrilènes (1900-1910) »

Camille Lacau St Guily

À la fin du XIX^e siècle, la répartition bipolaire de l'intellectualité espagnole, entre les conservateurs catholiques, d'obédience néothomiste, intellectualiste, essentialiste et fixiste, et l'avant-garde réformatrice, de plus en plus séduite par le positivisme, rend le dialogue primordialement impossible avec le penseur français de l'anti-intellectualisme, de l'anti-positivisme et de la durée, Henri Bergson¹ (1859-1941), à la fin du XIX^e siècle.

Paradoxalement, c'est dans le Madrid littéraire des années 1900-1910 que le bergsonisme fait son entrée dans la Péninsule. Cette pensée philosophique « s'excentre » alors doublement, d'une part, de son foyer métaphysique, d'autre part, de son ère géographique, originels.

Or, avant même sa transmission en Espagne, son hispanisation puis « métabolisation », transfiguration ou transmutation par les hommes de lettres espagnols, s'opère ce que François Azouvi appelle « la transposition de la théorie bergsonienne de la connaissance à l'esthétique » (2007, 104), au début du XX^e siècle, en France. Les symbolistes de la génération postérieure à celle de Paul Verlaine (1844-1896), Stéphane Mallarmé (1842-1898) ou Arthur Rimbaud (1854-1891), nommés les néosymbolistes, qui assistent pour beaucoup aux cours que Bergson donne au Collège de France, dès 1900, « bergsonisent » progressivement le symbolisme, d'autant que les poètes symbolistes « historiques » meurent au crépuscule du XIX^e siècle. Toutefois, comme le dit Azouvi,

Pour que puisse être effectuée la greffe du symbolisme sur le bergsonisme, il faut attendre encore quelques années et la publication par Bergson, en 1903, du fameux article « Introduction à la métaphysique ». Peu de textes de lui auront un tel écho et dans des milieux plus divers (2007, 102).

Si les grands poètes espagnols lisent, certes, le symbolisme à sa source « pure », sans médiation susceptible de le déformer, ils sont, au début du siècle, avides de définitions de ce qu'est le symbolisme. Le modernisme littéraire espagnol – version hispanisée de l'esthétique française – s'abreuve non seulement à la source mallarméenne, rimbautienne ou des vers de Verlaine, il s'invente également à travers les lectures de revues qui reconstruisent le courant français.

¹ Bergson publie sa thèse, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, en 1889.

Mais, le symbolisme, bergsonisé par les néosymbolistes et diffusé comme tel dans beaucoup d'articles de presse, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles, n'existe pas seulement par ce biais journalistique. Dans les années 1900, les acteurs du microcosme littéraire madrilène le font renaître à travers la parole. En effet, cette « greffe du symbolisme sur le bergsonisme », cette bergsonisation du symbolisme, ne sont pas réellement théorisées et professées en Espagne. Le bergsonisme advient à une existence originale dans ce pays, il circule tel un fluide, particulièrement dans les milieux littéraires madrilènes, permettant ainsi à ses protagonistes de se l'approprier pour le métaboliser poétiquement. Ce n'est qu'à partir des années 1910, qu'il est reçu dans son terreau métaphysique naturel, lorsqu'il pénètre, par l'intermédiaire de José Ortega y Gasset (1883-1955), à « l'École de Madrid », l'un des uniques centres de formation à la philosophie, avec « l'École de Barcelone ».

Ce qui nous occupe, dans cet article, est moins la phase de métabolisation, de transfiguration poétique du bergsonisme, sur laquelle nous reviendrons ultérieurement, que la modalité par laquelle le bergsonisme s'est d'abord « excentré » de son foyer métaphysique « pur » pour s'esthétiser, à travers les écrits français des néosymbolistes eux-mêmes et des opposants à Bergson. Puis, les réseaux écrits espagnols ont propagé cette forme de transmutation bergsonienne du symbolisme français. La tradition orale espagnole, à travers notamment les *tertulias* madrilènes, constitue un relais de ce phénomène ou un autre vecteur de transmission des philosophèmes bergsoniens, mais sur un mode singulier. En effet, ces réseaux littéraires, s'ils hispanisent le bergsonisme, en le poétisant, diluent ses contours et lui donnent une identité totalement nouvelle, parfois même méconnaissable.

Les cafés littéraires, la maison du psychiatre positiviste Luis Simarro (1851-1921), les librairies madrilènes Romo et Fernando Fe, et surtout la *Residencia de Estudiantes*, créée en 1910, qui accueille les boursiers de la *Junta para ampliación de estudios*, fondée trois ans auparavant, constituent tous, à des échelles différentes, des foyers de fermentation espagnols d'un bergsonisme littéraire. En participant à la mise en réseaux d'institutionnistes et de modernistes européenistes, tous désireux de « régénérer » leur pays en s'ouvrant aux courants de pensée européens les plus divers, ces foyers ont permis au bergsonisme d'accéder à sa première existence hispanique propre, une existence littéraire.

Médiatisation française de la bergsonisation du symbolisme

La première étape du processus de transmission d'un bergsonisme littéraire en Espagne, puis de son esthétisation hispanique, commence en France. La constitution de

Bergson comme un référent philosophique, avoué ou inavoué, du modernisme littéraire, n'est pas un processus d'origine espagnole.

Ce sont, d'abord, les néosymbolistes ainsi que les opposants au philosophe eux-mêmes, qui ont construit cette idée, en France ; ils ont « excentré » le bergsonisme de la philosophie, pour le faire advenir à une existence singulière littéraire, particulièrement symboliste. Les philosophèmes bergsoniens sont extraits de l'œuvre philosophique en soi et participent, par cette désunion ou disjonction de la matrice, à la construction d'avatars littéraires du bergsonisme.

Cette construction passe par un changement progressif de paradigme. Si, depuis les années 1880, l'existentialiste allemand, Arthur Schopenhauer (1788-1860), constitue le référent philosophique principal, le socle théorique du symbolisme, la diffusion du bergsonisme dans l'espace public français et la similitude *de facto* de sa pensée spéculative avec ce mouvement esthétique symboliste concourent progressivement à la bergsonisation de ce dernier.

Or, ce sont principalement les jeunes néosymbolistes français qui participent à l'excentrement du bergsonisme de sa sphère métaphysique originelle vers les réseaux littéraires. François Azouvi – qui a inspiré une partie de ce passage – parle, dans *La gloire de Bergson*, de leur appropriation du bergsonisme (2007, 103). Ces jeunes néo-symbolistes français, qui publient leurs poèmes dans les années 1900, sans toutefois dire que Bergson a engendré le symbolisme, opèrent une « greffe du symbolisme sur le bergsonisme » (2007, 102-103). Verlaine et les grands poètes de cette esthétique sont qualifiés de « bergsoniens », non parce qu'ils se sont appuyés sur Bergson comme référent philosophique de leur esthétique, mais parce que Bergson exprime, en termes philosophiques, ce que le poème symboliste « suggère ». En effet, dès 1900, on construit, en France, de manière discursive ou métapoétique, un symbolisme bergsonien. Bergson est érigé par ces jeunes poètes français – disciples de Verlaine et Mallarmé, et élèves de Bergson au Collège de France –, en icône du « lyrisme contemporain ». Toutefois, en France, les jeunes néo-symbolistes ne sont pas les seuls à œuvrer à la « bergsonisation » du symbolisme.

Les « excentreurs » néo-symbolistes du bergsonisme ont, en effet, été devancés, dans cette construction, par les opposants à l'intuitionnisme. Jean Jaurès (1859-1914), qui appartenait à la même promotion que Bergson, à l'École Normale Supérieure, est, par exemple, le premier à avoir « signalé les tendances de la philosophie bergsonienne et les affinités qu'elle entretient avec la littérature contemporaine », en 1892, même s'il les critique l'une et l'autre :

« Je ne sais pas si je me trompe, mais c'est là la métaphysique de l'art décadent. Lui aussi trouve que ce que les mots ont de plus fâcheux, c'est d'avoir un sens. Aussi réduit-il ses phrases à un concours de sonorités qui rendent d'autant mieux certains états d'âme qu'ils sont inintelligibles »² (Azouvi, 2007, 62)

Jaurès n'est pas le seul à participer à cet « excentrement » du bergsonisme. En 1897, le philosophe positiviste Frédéric Rauh (1861-1909) publie, dans la *Revue de métaphysique et de morale*, un article intitulé « La conscience du devenir », dans lequel il « bergsonise » la sensibilité contemporaine :

La philosophie de Bergson « décrit le tableau d'une conscience où tous les sentiments sont comme fuyants et flous, sans arêtes vives, une conscience toute en pénombre, telle que serait celle de Verlaine. Ce n'est pas à proprement parler une philosophie, c'est l'œuvre d'un « littérateur symboliste »³ (Azouvi, 2007, 60-61).

De plus, en avril et juillet 1900, Louis Weber, responsable de la section philosophique du *Mercure de France*, publie deux articles sur *Le Rire. Essai sur le comique*, de Bergson. Azouvi commente ainsi le second article de Weber, qui n'est, cette fois, pas hostile à Bergson : « La doctrine bergsonienne de l'individualité de l'art paraît [à Louis Weber] la chose neuve, capitale, et [ce dernier] note qu'elle s'accorde à ce que disent Maeterlinck et les artistes modernes »⁴ (Azouvi, 2007, 102), Maurice Maeterlinck (1862-1949) étant l'un des plus grands poètes et dramaturges symbolistes. Le bergsonisme est une fois de plus extrait de son terreau métaphysique « pur » ; il entre en concordance et se mixe à la littérature de l'époque.

D'autre part, le poète néo-symboliste, élève de Bergson au Collège de France, Tancrède de Visan (1878-1945), publie, en 1904, un « Essai sur le symbolisme », dans *Paysages introspectifs*, puis un autre essai, en 1911, intitulé *L'attitude du lyrisme contemporain*, publié au *Mercure de France*, dans lequel il fait de Bergson le référent philosophique *a posteriori* du symbolisme. D'ailleurs, la revue du *Mercure de France* a été capitale pour les modernistes espagnols, animés, dans les années 1900, par une soif réflexive et un fort désir de s'inventer, de se construire, de se dessiner une identité poétique propre.

Dans son essai de 1904, Tancrède de Visan commence par affirmer que son but consiste à « mettre à nu le cerveau contemporain et le nœud vital de notre poésie française si

² Jean Jaurès, 1931-39, 104, 109, 130.

³ Frédéric Rauh, 1897, 663.

⁴ Louis Weber, « Revue du mois », VII-1900, 225-227.

tendrement aimée » (1904, II). Or, selon lui, le poète contemporain doit entendre le murmure de l'être, non pas par l'intelligence discursive, mais à l'aide d'une faculté qu'il nomme « intuition » (1904, XXIII). D'entrée donc, il réutilise l'intuitionnisme bergsonien développé dans l'essai intitulé « Introduction à la métaphysique », publié en janvier 1903, dans la *Revue de métaphysique et de morale*. Ce dernier essai fait de Bergson un philosophe « symboliste », même si, avant cela, son immanentisme intéresse déjà les poètes de l'introspection. En effet, dans cet essai de 1903, et c'est ce que souligne Tancrède de Visan, Bergson différencie deux modalités d'approche du réel, une approche analytique, que le néo-symboliste considère être celle des parnassiens, et une approche intuitionniste qui est celle, selon lui, des symbolistes. Tancrède de Visan « bergsonise » le symbolisme, lorsqu'il dit des symbolistes qu'ils « s'intériorisent dans l'objet, s'incorporent aux paysages perçus intérieurement. Par un violent effort ils ont voulu se placer au centre même du réel et, par une sorte de sympathie intellectuelle, communier avec la nature » (1904, XXXI). Le poète néo-symboliste utilise une pensée et un phrasé bergsoniens pour qualifier le mouvement esthétique auquel il appartient. Il harmonise symbolisme et bergsonisme en un mixte ; il donne ainsi à ce conglomérat de pensées une existence organique propre. Lorsqu'il considère que « le poète actuel, avec toute son âme, pénètre au-delà des phénomènes, jusqu'au cœur du réel, sans le secours d'une dialectique », que « le monde [...] est perçu sans intermédiaire », et surtout que « cette union est *mystique*, non symbolique » (1904, XXXVIII)⁵, il cherche clairement « la greffe du symbolisme sur le bergsonisme ». Plus loin, après s'être sans cesse référé à l'essai de Bergson de 1903, Tancrède de Visan souligne que les symbolistes cherchent à faire parler, dans leurs œuvres, le second moi de Bergson, celui qu'il évoque, dès sa thèse, au chapitre sur la théorie des deux moi. C'est à ce moi « plus intérieur et inexprimable, que se sont attaqués les symbolistes » (1904, LIV). À la fin de cet essai, Tancrède de Visan montre en quel sens Mallarmé est un poète bergsonien. Selon lui, dans les trois ou quatre œuvres que Mallarmé a écrites,

Il foule ses émotions jusqu'à ce que jaillisse l'huile essentielle, jusqu'à crier le cri ultime de la vie. Le trop plein de ses sentiments il le laisse se répandre sans l'endiguer ; les accords incessants échappés de son moi superficiel au contact des choses, il ne les écoute pas. [...]. Ce qu'il nous offre, c'est la dernière pressée, d'où ruisselle, comme en un spasme, l'intuition intellectuelle (1904, LXI).

⁵ D'ailleurs, Tancrède de Visan considère que le nom de « symbolisme » est inadéquat pour décrire un mouvement qui, précisément, tente de s'intérioriser dans l'objet, en cherchant à faire fondre la dureté du symbole, par une coïncidence avec l'objet par intuition. Il ajoute, plus loin, que « le poète symboliste est un mystique. Le mode de perception du mystique et du symboliste est le même » (1904, XL).

Il termine son essai en faisant fusionner la quête symboliste et le bergsonisme, en recourant à une conceptualité bergsonienne. Le but des symbolistes est, dit-il, de « créer un rythme correspondant aux “ représentations souples, mobiles, presque fluides, toujours prêtes à se mouler sur les formes fuyantes de l’intuition ” (Bergson, [1959], 2001, 1402) » (1904, LXXI). En somme, cet essai du disciple néo-symboliste de Bergson constitue une sorte de manifeste d’un symbolisme bergsonien.

De même, dans son essai publié en 1911, dans la revue du *Mercur de France*, intitulé *L’attitude du lyrisme contemporain*, Tancrède de Visan montre que le symbolisme est « une attitude lyrique générale en conformité avec l’idéalisme contemporain », qui consiste en :

Un retour aux « données immédiates » de la conscience et de notre moi le plus vivant, une sorte de panthéisme évocateur où chaque objet est moins décrit que chanté, une plus intime et plus vraie compénétration de la pensée et du sentiment, de l’idée manifestée par des images lyriques, sensibilisée, et du cœur (1911, 7 ; 10).

Or, dans l’un des chapitres de son essai, intitulé « La philosophie de M. Bergson et le lyrisme contemporain », Tancrède de Visan, plus précis sur ce qu’il nomme « l’attitude lyrique générale » et « l’idéalisme contemporain », souligne les analogies entre le symbolisme et le bergsonisme, comme par exemple leur critique semblable des « théories mécanistes », de « l’ancien intellectualisme et [de] l’abstraction ». Selon lui, et il répète en cela ce qu’il a déjà souligné en 1904, tous deux croient en l’existence de « deux sortes de conscience » : « Les symbolistes discernent une vie plus riche, plus intérieure, un moi fondamental, concret et dynamique. » Ils élaborent enfin « une même méthode créatrice : l’intuition » (1911, 424).

Tancred de Visan parle même de l’incidence de la philosophie de Bergson sur la génération des poètes qu’il a formés (1911, 424). Il précise, bien que cela ne soit pas tout à fait exact : « De mon côté, je fus je crois le premier à signaler l’étroit rapport de la psychologie bergsonienne et de l’esthétique symboliste. (Cf. mon *Essai sur le Symbolisme* en tête de mes *Paysages introspectifs*, Jouve, 1904). » (1911, 430)⁶

Les gestes les plus essentiels de l’attitude lyrique nommée *Symbolisme* résument avec une telle insistance la physionomie de la pensée bergsonienne, que définir celle-ci c’est parler de ceux-là. Il sera assez intéressant de montrer, à ceux qui considèrent le symbolisme comme une mentalité anarchiste, sans cohésion et privée de racines, que la substance de cette doctrine lyrique est renfermée dans les *Données immédiates de la*

⁶ Cela n’est pas tout à fait exact, nous le disions, Azouvi l’a montré : Jaurès, Rauh et Weber ont fait, avant lui, le lien entre bergsonisme et symbolisme.

conscience, et que, sur ces deux plans parallèles, plan esthétique et plan spéculatif, nous retrouvons la même orientation intellectuelle (1911, 431-432).

Plus loin, Tancrède de Visan caractérise cette même orientation intellectuelle de la poésie symboliste, de la philosophie de Bergson ainsi que de « la tendance, d'ailleurs générale des esthétiques contemporaines ». Selon lui, celles-ci consistent en « un acheminement à l'*intérieurité*, un effort pour tout réduire aux états psychologiques et à la *qualité*, ne considérant pas les faits de conscience qui se succèdent, comme des *quantités* douées de mesure et de grandeur, mais comme des *progrès* » (1911, 442). Tancrède de Visan est donc l'un des grands constructeurs et « transmetteurs » du bergsonisme de l'esthétique symboliste, en France.

Enfin, comme l'expose Azouvi, un autre article majeur, « La philosophie de M. Bergson et la poésie symboliste », signé par Jean Blum (1883-1915) et paru en 1906, également dans la revue de prédilection des modernistes espagnols, le *Mercure de France*, illustre, de nouveau, le processus de « bergsonisation » du symbolisme, en France. Cet article

« Fait date [...] en raison du fait que, pour la première fois, il est dit que le symbolisme a changé de référent philosophique. Comme tous les lecteurs des écrits symbolistes, Jean Blum se souvient du *Livre des masques* où Remy de Goumont en 1891 faisait encore de Schopenhauer le philosophe du symbolisme. Onze ans après, il est clair pour Blum que Schopenhauer est bien plutôt le philosophe du romantisme, avec sa célébration du pathétique, sa mise au premier plan du conflit entre le héros et le monde, son goût du drame. Rien de tel dans le symbolisme, qui est un « lyrisme contemplatif » (Azouvi, 2007, 107).

Or, les Français sont loin d'être les seuls à voir dans le bergsonisme le substrat spéculatif du symbolisme.

La presse espagnole libérale, qui croit en la régénération de l'Espagne par l'ouverture à l'Europe, se fait le témoin, non seulement des écrits symbolistes purs (les poèmes) mais de cette construction – qui s'affiche dans la presse française – d'un symbolisme, pour une part, bergsonien. Cette médiatisation, par les revues françaises, de cette « appropriation néo-symboliste » (Azouvi, 2007, 107) du bergsonisme, a d'autant plus d'importance que le modernisme poétique espagnol se cherche, au début du siècle. En effet, ce dernier naît au moment où, en France, cette deuxième vague symboliste, dite néo-symboliste, alimente et redessine, pourrait-on dire, le symbolisme de Mallarmé ou de Verlaine, pour ne citer qu'eux. Il n'est, encore une fois, pas question de faire de Bergson, comme le dit Tancrède de Visan, une « cause efficiente » du symbolisme initial ; toutefois, la définition du symbolisme

français, dans les revues des années 1900, est celle à laquelle les modernistes espagnols ont accès. Par conséquent, même si ceux-ci sont obsédés par la première génération des symbolistes français, et par Paul Verlaine plus que tout autre⁷, la définition de leur « attitude » se fait autour des années 1900, au moment donc où le bergsonisme commence à être diffusé, à circuler, « se diffracter » dans toutes les sphères de la pensée, au moment donc où les poètes eux-mêmes s'alimentent à une source symboliste renouvelée par certains philosophèmes bergsoniens, action dont ils ne sont pas toujours conscients. Car, les jeunes modernistes espagnols ne lisent pas seulement les poètes symbolistes eux-mêmes ; ils lisent toute la littérature critique qui leur est relative, particulièrement le *Mercure de France*.

Par conséquent, les réflexions faites par l'un des célèbres historiographes du symbolisme, Henri Peyre, sur l'illégitimité à voir en Bergson, notamment, l'un des référents spéculatifs du symbolisme, sont-elles fondées ? Peyre considère que la philosophie idéaliste, contemporaine du symbolisme, n'a rien à voir avec ce courant esthétique. Selon lui, symbolisme et idéalisme ont évolué de façon parallèle, sans se nourrir l'un de l'autre.

Rien ne séduit autant les novices de l'érudition que de supposer et, si possible, d'établir des rapports entre la littérature d'une époque et la philosophie régnante, ou censée après coup avoir été telle. On l'a tenté pour Descartes et le classicisme ; pour Comte ou Taine et le réalisme ou le naturalisme. Mais c'est Bergson surtout qui a été la victime de ce jeu savant, et ce sont Claudel, Proust, Valéry entre autres dont on a ainsi « dégagé » le bergsonisme.

Son premier livre, *Les Données immédiates de la conscience*, a paru en 1889 lorsque le mouvement symboliste était déjà lancé, et victorieux (Henri Peyre, 1974, 139).

Selon Peyre, il est absurde d'établir ne serait-ce qu'un quelconque rapport entre bergsonisme et symbolisme, car le bergsonisme « public » est né après le symbolisme. En effet, si la thèse de Bergson est publiée en 1889, c'est aux alentours de 1900 que le bergsonisme fait son apparition dans l'espace public français. Le mouvement parnassien, dont Verlaine est initialement un adepte, dans les années 1860-1870, se prolonge dans le courant symboliste, à la fin des années 1870. Jean Moréas (1856-1910) est l'inventeur du terme de

⁷ Si Rubén Darío (1867-1916), créateur du modernisme poétique en Amérique latine – avec son recueil de poèmes, *Azul*, publié en 1888 – et les deux grands poètes romantiques d'Espagne, Gustavo Adolfo Bécquer (1836-1870) et Rosalía de Castro (1837-1885), restent des figures essentielles pour le modernisme espagnol des années 1900, les jeunes poètes se tournent vers de nouveaux acteurs de la modernité poétique de l'époque : les symbolistes français. En ce début de siècle, en effet, Juan Ramón Jiménez écrit, dans son cours sur le modernisme, qui date de 1953, que « los escritores más importantes estaban en París. Baudelaire [fue] padre [de] tres corrientes: Mallarmé, lo intelectual; Verlaine, sentimentalismo; Rimbaud, lo "bizarro" ». « Les écrivains les plus importants étaient à Paris. Baudelaire [fut] le père [de] trois courants : Mallarmé, l'intellectuel ; Verlaine, sentimentalisme ; Rimbaud, le "bizarro" » (1953, 84).

« symbolisme ». Il publie, dans *Le Figaro*, le 18 septembre 1886, le manifeste littéraire du symbolisme. Le mouvement culmine, en France, dans les années 1890.

Toutefois, Peyre ne semble pas considérer la particularité et la réalité de ce qu'est un « moment », une atmosphère idéologique donnée, traversés par une multiplicité de flux, esthétiques, littéraires, philosophiques, etc., qui s'interpénètrent et s'influencent. Le monde n'est pas compartimenté. Il est, comme l'avaient démontré les pythagoriciens puis Platon, avant notre ère, non pas composé d'éléments fixes, étrangers les uns aux autres, mais sillonné de flux, de fluides qui, en circulant, s'entrelacent. Ainsi, le bergsonisme nourrit, à partir des années 1900, le symbolisme qui existe, certes, depuis plus de vingt ans, mais que toutes les revues françaises du « moment 1900 » (Worms, 2004)⁸ « greffent sur le bergsonisme » (Azouvi, 2007, 102-103). Peyre oublie que le symbolisme existe aussi à travers son historiographie. La critique littéraire relative au symbolisme participe également à la construction de l'identité esthétique du symbolisme. Ainsi, le *Mercure de France*, en publiant, non seulement des poèmes de Mallarmé ou Verlaine, mais également une méta-littérature qui modèle les contours du symbolisme, offre à ses lecteurs un symbolisme « impur », reconstruit par ce que les critiques y projettent. C'est à ce symbolisme reconstruit qu'ont accès les modernistes espagnols, lecteurs du *Mercure de France* et de toutes les revues littéraires françaises de l'époque.

En 1900, Juan Ramón Jiménez a 19 ans, Antonio Machado en a 25, son frère, Manuel, 26, Azorín, 27, Villaespesa, 23. Or, ce sont ces jeunes hommes qui vont créer la revue *Helios*⁹ – qui paraît entre avril 1903 et mai 1904 et qu'ils aimeraient être une réplique exacte du *Mercure de France* – et qui vont modeler le modernisme littéraire espagnol.

Médiatisation espagnole de cette construction d'un symbolisme bergsonien et d'un bergsonisme littéraire ?

⁸ Le livre de Frédéric Worms, intitulé *Le moment 1900 en philosophie*, interroge notamment la notion de « moment », en philosophie. La grande question qui est sous-jacente, dans ce livre, est : Y a-t-il eu un moment philosophique 1900 ?

⁹ Juan Ramón Jiménez explique au poète nicaraguayen Rubén Darío, créateur du modernisme en Amérique latine, et qui est alors en France, son besoin de créer une revue nouvelle pour le modernisme espagnol et pour sa progression : « Querido maestro: Cinco amigos míos, y yo, vamos a hacer una revista literaria seria y fina: algo como el *Mercure de France*: un tomo mensual de 150 páginas, muy bien editado. [...] Nada de lucro: vamos a hacer una revista que sea alimento espiritual; revista de ensueño; trabajaremos por el gran placer de trabajar. En fin, basta esta afirmación: es una cosa seria. Yo agradecería a usted infinitamente que nos enviara algo de lo que haga o tenga hecho: versos, prosa ». (Carta, sin fecha, en *El archivo de Rubén Darío*, 14-15) (Lettre citée par Antonio Campoamor González, 1976, 65). « Cher Maître. Cinq de mes amis et moi-même allons créer une revue littéraire sérieuse et raffinée, comme le *Mercure de France* : un tome mensuel de 150 pages, très bien édité. Pas de luxe : nous allons faire une revue qui soit une nourriture spirituelle, une revue de rêve, nous travaillerons pour le plaisir suprême de travailler. Enfin, une seule chose à dire : c'est une chose sérieuse. Et je vous remerciais infiniment de nous envoyer un texte que vous écrirez ou qui est déjà écrit : prose ou vers. »

Dans les années 1900-1910, beaucoup des articles français qui rendent compte de la tendance à la bergsonisation *a posteriori* du symbolisme, sont publiés dans la presse espagnole.

Toutefois, la revue *Helios*, par exemple, qui vise à être une sorte d'équivalent du *Mercure de France* en Espagne, n'évoque pas une fois, semble-t-il, le nom de Bergson, et le thème de la suggestion, largement évoqué dans cette même revue, ne semble pas inspiré de Bergson, mais de Mallarmé. Les cinq signatures principales de la revue *Helios* – dont deux d'entre eux, Pedro González-Blanco (1879-1961) et Ramón Pérez de Ayala (1880-1962), sont pourtant des élèves du bergsonien Leopoldo Alas (1852-1901) –, ainsi que Juan Ramón Jiménez (1881-1958), Gregorio Martínez Sierra (1881-1947), Carlos Navarro Lamarca (1868-?), cherchent à s'aligner *a priori* sur la tradition symboliste *stricto sensu* et originelle. L'absence de références à Bergson est ainsi symptomatique du fait que la pénétration du bergsonisme, dans les milieux modernistes espagnols, n'est d'abord pas transparente ou consciente. Il circule masqué et n'est pas, au début du XX^e siècle, véritablement identifié. Comment l'expliquer ?

En 1903-1904, il n'existe pour ainsi dire pas encore d'élèves de Bergson en Espagne, sans doute parce que la *Junta para ampliación de estudios*, qui permet la circulation des étudiants en Europe, n'a pas encore été créée. Elle n'ouvre ses portes qu'en 1907, et c'est à ce moment-là que certains de ses pensionnaires découvrent Bergson, en deviennent parfois ses élèves, voire ses disciples, et peuvent ainsi se nourrir directement à la source philosophique pure. Par conséquent, si les poètes néo-symbolistes français s'éprennent de plus en plus du bergsonisme et construisent un symbolisme bergsonien, depuis que Bergson donne ses cours au Collège de France, à partir de 1900, les modernistes n'en perçoivent, semble-t-il, avant 1907, qu'un lointain écho, même si nous le verrons, il circule déjà dans ces réseaux espagnols.

Néanmoins, les publications de Tancrède de Visan sont évoquées dans les sections "Libros", c'est-à-dire bibliographiques, des revues les plus connues des sphères littéraires madrilènes, telles que *La España moderna* ou *La Lectura*. Ses deux essais de 1904 et 1911 sont ainsi référencés, dès leur parution. Il est, cependant, difficile de quantifier quelles peuvent être la diffusion ou propagation d'une conceptualité, à partir d'une référence bibliographique donnée par une revue, sans un résumé de l'œuvre. De plus, il arrive qu'entre 1900 et 1910, le simple nom de Tancrède de Visan soit évoqué, dans des listes d'auteurs et de poètes symbolistes français, mais une simple évocation peut-elle participer à la pénétration

d'une pensée dans un pays ? Elle témoigne, quoiqu'il en soit, d'un intérêt naissant et d'une volonté de synchronisation de l'Espagne à sa voisine.

D'autre part, relativement tôt, en septembre 1906, la revue *La Lectura* annonce l'article de Léon Blum, "La filosofía de Mr. Bergson y la poesía simbolista", paru dans le *Mercure de France*.

À partir de 1910, on peut relever une augmentation, dans la presse espagnole, du nombre d'articles relatifs au lien entre le bergsonisme ou la figure de Bergson et le symbolisme français – voire plus généralement ce que l'on pourrait appeler, pour reprendre l'expression de Tancrède de Visan, « l'attitude lyrique contemporaine » (1911). La presse espagnole ne manque pas de médiatiser le processus français, désormais mondial, dans les années 1910, de bergsonisation de l'esthétique contemporaine, qui passe également par une esthétisation du bergsonisme. Le bergsonisme contient, en effet, une esthétique en puissance et c'est la raison pour laquelle ses philosophèmes peuvent si bien servir la sensibilité contemporaine, celle du symbolisme français ou du modernisme espagnol qui expriment poétiquement une forme de vitalisme intérieur.

Par exemple, le 1^{er} novembre 1911, *La España moderna* publie un article intitulé "El romanticismo alemán y el simbolismo francés". Dans cet article, le journaliste espagnol dont on ignore le nom, présente Jean Thorel (1859-1916) ; celui-ci a publié une étude, en 1891 – soit vingt ans avant la publication de cet article dans cette revue espagnole –, dans la collection *Entretiens politiques et littéraires*, en reprenant les conclusions d'un article du critique littéraire Ferdinand Brunetière (1849-1906), "en el que se propuso demostrar la " semejanza sorprendente del movimiento simbolista con el movimiento literario que tanta resonancia tuvo en Alemania a fines del siglo XVIII y principios del XIX"" (Jean Thorel, 1911, 168)¹⁰. Puis, le journaliste espagnol précise que la "generación poética de 1885" a été influencée par les romantiques allemands, tels que Novalis (1772-1801) et ses contemporains. En effet, selon le journaliste espagnol qui glose le français Jean Thorel :

Los románticos alemanes, como los simbolistas modernos, luchan contra el mismo enemigo: el racionalismo estrecho y el positivismo antipoético. La reforma operada por los simbolistas fue, ante todo, una reacción contra el bajo ideal puesto en boga por Zola, como el romanticismo alemán fue una reacción contra el materialismo del siglo XVIII (1911, 171)¹¹.

¹⁰ « Dans lequel il se proposa de démontrer la " ressemblance surprenante du mouvement symboliste avec le mouvement littéraire qui eut tant de résonance en Allemagne à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècles " ».

¹¹ « Les romantiques allemands, comme les symbolistes modernes, luttent contre le même ennemi : le rationalisme étroit et le positivisme anti-poétique. La réforme opérée par les symbolistes fut, avant tout, une

Le journaliste espagnol précise encore la pensée de Jean Thorel selon laquelle le lyrisme contemporain, représenté par “la filosofía y la literatura wagnerianas¹²”, ainsi que par les symbolistes Villiers de l’Isle-Adam (1838-1889) et Stéphane Mallarmé, serait influencé par l’idéalisme allemand de Fichte (1762-1814). Toutefois, le journaliste ajoute que si, certes, les symbolistes se montrent fichtéens, ils recourent à de nouvelles références spéculatives qui leur sont contemporaines :

Los poetas contemporáneos admiten al lado de la inteligencia discursiva una facultad lírica con actividad propia, que permite tener del universo una especie de visión central y directa; esta facultad (*einfihlung* para los alemanes, *intuición* para Bergson) permite al poeta pensar de un golpe todo su poema, interiorizarse en el objeto de su canto, hasta que la expresión de este canto sea su alma misma vivida en el tiempo de su conciencia. Por otra parte, el objeto de la poesía para los románticos alemanes, lo mismo que para los simbolistas, es expresar lo inexprimable, todas las relaciones secretas que unen los paisajes a la vida, las correspondencias íntimas entre los objetos que nos rodean y nuestro yo, el ambiente misterioso en que se bañan nuestros sentimientos, el armonioso concierto y las múltiples polifonías que suenan en nosotros mismos (1911, 172)¹³.

On constate donc que, finalement, le journaliste espagnol, qui glose Jean Thorel, montre que les poètes contemporains sont les héritiers de l’idéalisme allemand du XVIII^e siècle, renouvelé par l’idéalisme allemand de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, et par l’intuitionnisme bergsonien. Cependant, il ne précise pas explicitement que le bergsonisme est une sorte d’héritier de l’idéalisme fichtéen ou du romantisme de Novalis. Pourtant, lorsqu’au début de l’article, il dit des romantiques allemands de la « génération de 1795 » – c’est l’expression qu’il emploie –, à laquelle Novalis et Schlegel (1772-1829) appartiennent, qu’ils aspirent à “un lirismo más evocador, más subjetivo, más inspirado, más intuitivo” et qu’ils ont créé un “intuicionismo lírico” (1911, 169-170)¹⁴, on ne peut que voir

réaction contre l’idéal vil mis à la mode par Zola, de la même façon que le romantisme allemand fut une réaction contre le matérialisme du XVIII^e siècle ».

¹² La musique de Wagner (1813-1883) a eu un impact sur les dramaturges et peintres symbolistes, plus encore que sur les musiciens eux-mêmes.

¹³ « Les poètes contemporains admettent, à côté de l’intelligence discursive, une faculté lyrique avec une activité propre, qui permet d’avoir de l’univers une espèce de vision centrale et directe, cette faculté (*einfihlung* pour les Allemands, *intuition* pour Bergson) permet au poète de penser d’un coup tout son poème, de s’intérioriser dans l’objet de son chant, jusqu’à ce que l’expression de son chant soit son âme elle-même vécue dans le temps de sa conscience. D’autre part, l’objet de la poésie pour les romantiques allemands, comme pour les symbolistes, est d’exprimer l’inexprimable, toutes les relations secrètes qui unissent les paysages à la vie, les correspondances intimes entre les objets qui nous entourent et notre moi, l’atmosphère mystérieuse dans laquelle baignent nos sentiments, le concert harmonieux et les multiples polyphonies qui résonnent en nous-mêmes ».

¹⁴ « Un lyrisme plus évocateur, plus subjectif, plus inspiré, plus intuitif » ; « un intuitionnisme lyrique ».

en Bergson l'héritier de l'idéalisme allemand. Car, on ne peut pas parler d'« intuitionnisme lyrique », en 1911, sans penser à Bergson. Par conséquent, même si le but de cet article est de montrer l'influence du romantisme allemand sur le symbolisme, le journaliste espagnol, en glosant le critique français Jean Thorel, érige au passage Bergson – devenu, à cette occasion, l'héritier du romantisme allemand – comme l'un des substrats philosophiques contemporains du symbolisme. Néanmoins, si un journaliste espagnol médiatise la bergsonisation du symbolisme, cela ne signifie pas pour autant l'appropriation de ce courant par les modernistes. Cette médiatisation ne rend compte que d'une phase de prise de conscience espagnole du lien entre Bergson et l'esthétique contemporaine.

Un autre article, publié en mai 1912, dans *La Lectura*, dans la section “Revistas francesas” et sélectionné par le pédagogue et futur traducteur de la thèse de Bergson, en 1919, Domingo Barnés, s'intitule “La sensibilidad en la poesía francesa por la Sra. Dornis”. Il est signé par J. Bertaut et a été publié en France, dans la *Revue littéraire*.

Tout d'abord, J. Bertaut, traduit en espagnol et arrangé par Barnés, est très élogieux à l'égard du livre d'Élena Goldschmidt-Franchetti – dont le pseudonyme est Jean Dornis : “El libro de la Sra. Dornis es uno de los mejores que se han escrito sobre crítica de la poesía contemporánea.”¹⁵ En commençant son article ainsi, J. Bertaut et Barnés accordent une légitimité, avalisent, en somme, la thèse du livre de Dornis, publié en 1912, intitulé *La sensibilidad dans la poésie française contemporaine*. Or, le but du livre de Dornis a consisté, non seulement à étudier toute la poésie française depuis 1885, mais aussi à analyser “los influjos sufridos por los poetas, con la estética adoptada por ellos, con su concepción de la naturaleza, con el amor tal como ellos lo presentaban, con sus aspiraciones filosóficas y su sentimiento religioso” (1912, 447)¹⁶. Selon Bertaut, les deux chapitres les plus brillants de ce livre de Dornis, sont ceux consacrés au sentiment religieux et “el que trata de las aspiraciones filosóficas” (1912, 447)¹⁷. Le chapitre consacré aux influences philosophiques sur la poésie française depuis 1885¹⁸ traite particulièrement de “el influjo profundo de la filosofía de Bergson [que] ha llamado su atención, como sucede a todos los espíritus atentos a los problemas morales de la hora presente” (1912, 448)¹⁹. Or, Barnés, en traduisant Dornis en espagnol, révèle à ses lecteurs que les symbolistes s'identifient et se sont appropriés la

¹⁵ « Le livre de Mme Dornis est l'un des meilleurs que l'on ait écrit sur la critique de la poésie contemporaine ».

¹⁶ « Les influences subies par les poètes, l'esthétique qu'ils adoptent, leur conception de la nature, l'amour tel qu'ils le présentaient, leurs aspirations philosophiques et leur sentiment religieux ».

¹⁷ « Celui qui traite des aspirations religieuses ».

¹⁸ Elle fait débiter son étude, en 1885, au moment où, selon elle, le mouvement symboliste atteint son faite. Par conséquent, lorsque Dornis parle de « la poésie française », elle parle du symbolisme.

¹⁹ « L'influence profonde de la philosophie de Bergson [qui] a attiré son attention, comme cela arrive chez tous les esprits attentifs aux problèmes moraux à l'heure actuelle ».

conceptualité bergsonienne : “Los poetas nuevos reconocen todas sus intuiciones en la pintura que Bergson ha trazado del juego de la conciencia.”²⁰ Or, si Bergson n’est pas présenté, une fois de plus, comme la cause efficiente du symbolisme, Dornis montre qu’il donne une nouvelle impulsion à la dynamique symboliste :

El gran mérito de la filosofía de Bergson es el de haber llevado la vida a todos los dominios que ha observado. Si no renueva el dominio mismo, hace más lúcida y clara la conciencia de los que viven en él, y acelera sus energías. Sin duda que los simbolistas no habían esperado a Bergson para probar la excelencia de sus ideas realizándolas; pero es singular esta semejanza entre el pensamiento filosófico y la expresión poética de un mismo momento (1912, 448)²¹.

Les Espagnols découvrent et se voient confirmer, grâce à la traduction et la recension de Barnés, que Bergson n’a, certes, pas engendré le symbolisme, mais a participé, en un sens, à sa recreation, sur le plan spéculatif, à redonner des contours à une notion centrale dans ce mouvement poétique : l’intuition. Il a contribué, de surcroît, à sa renaissance : “Llevando más allá el análisis del influjo de Bergson sobre los poetas de hoy, dice el Sr. Bertaut, se observa que el sentimiento de renovación, tan poderoso en ellos, debe parte de su violencia a la idea de intuición renovada y recreada por Bergson.” (1912, 448)²² Barnés achève cette recension, en citant un passage de Dornis, selon lequel Bergson a participé à la redéfinition et à la dynamisation du symbolisme de la même façon que Taine a constitué pour l’école poétique parnassienne un référent philosophique incontestable.

Une fois encore dans cet article, la presse espagnole se fait le simple témoin d’un processus français de bergsonisation du symbolisme. L’Espagne n’apparaît qu’à mi-chemin dans son parcours d’appropriation par l’esthétique moderniste espagnole du bergsonisme. Car la *mimesis*, c’est-à-dire se constituer en miroir d’un phénomène français n’est qu’une étape dans la transmission du bergsonisme, dans les milieux littéraires espagnols. Les traductions ou recensions d’articles ne permettent pas de parler d’hispanisation du bergsonisme ou de sa transmutation hispanique.

²⁰ « Les nouveaux poètes reconnaissant toutes leurs intuitions dans la peinture que Bergson a tracée du jeu de la conscience ».

²¹ « Le grand mérite de la philosophie de Bergson est d’avoir doté de vie tous les domaines qu’il a observés. S’il ne renouvelle pas le domaine en lui-même, il rend plus lucide et claire la conscience de ceux qui vivent en lui, et il accélère leurs énergies. Les symbolistes n’avaient sans doute pas attendu Bergson pour prouver l’excellence de leurs idées en les réalisant ; mais cette ressemblance entre la pensée philosophique et l’expression poétique à un même moment est singulière ».

²² « En menant plus loin l’analyse de l’influence de Bergson sur les poètes d’aujourd’hui, dit M. Bertaut, on observe que le sentiment de rénovation, si puissant chez eux, doit une part de sa violence à l’idée d’intuition rénovée et recréée par Bergson ».

La presse espagnole médiatise aussi la critique de la mise en rapport de l' « idéalisme contemporain » et de la « sensibilité lyrique contemporaine » (Tancredi de Visan). En janvier 1913, *La Lectura* publie un article d'E. Faguet, intitulé «Un historiador del simbolismo», qui traite du livre de Tancredi de Visan sur le «Lirismo contemporáneo». Selon Visan, explique Faguet, «los simbolistas han sido pensadores, filósofos, metafísicos, discípulos más o menos inmediatos de Fichte y de Hegel y viene de aquí su inmensa superioridad sobre los clásicos, sobre los románticos y sobre los parnasianos» (1913, 341)²³, idée à laquelle n'adhère pas Faguet. Ce dernier reproche à Tancredi de Visan d'être si opposé à une «literatura sin pensamiento» qu'il projette de la philosophie partout. Selon Faguet, «no podía leer un poeta de su tiempo sin decir: “Aquí hay algo de Fichte”.» (1913, 342)²⁴ Faguet critique cette manie de Tancredi de Visan de déceler un ascendant ou influence philosophiques sur toute œuvre littéraire. C'est aussi ce qu'il fait avec Bergson :

Lo que lo demuestra es que encuentra el simbolismo explicado por Bergson. No dice que el simbolismo haya nacido del pensamiento de Bergson, sino que éste había pensado intuitivamente todo lo que Bergson ha pensado después y que Bergson es, no la causa eficiente, sino la causa final del simbolismo (1913, 342)²⁵.

Ainsi, Faguet reproche à Tancredi de Visan, non pas de faire de Bergson le créateur *ex nihilo* du symbolisme, mais de montrer que les symbolistes ont cherché, à un moment donné, à lui ressembler, à tendre vers lui, ce qui correspond à faire de Bergson la « cause finale » du symbolisme.

Or, effectivement, si chercher, de manière systématique, du Bergson partout frôle l'absurde, comme s'il avait pu s'infiltrer dans toutes les sphères excentrées de la métaphysique, il a, néanmoins, incontestablement exercé un magistère, une forme d'« influence », du moins un ascendant, culturels très puissants, en France et dans le monde. Ce terme d'influence est à prendre avec précaution et n'est pas le plus adéquat, pour qualifier la modalité par laquelle une grande figure philosophique « travaille », anime une culture, à un moment donné²⁶. L'influence est souvent mal comprise, car dès lors que l'on recourt à ce terme, on croit que son utilisateur cherche à démontrer une forme de tracé linéaire, nécessaire

²³ « Les symbolistes ont été des penseurs, des philosophes, des métaphysiciens, des disciples plus ou moins immédiats de Fichte et de Hegel, et de là vient leur immense supériorité sur les classiques, sur les romantiques et sur les parnassiens ».

²⁴ « Il ne pouvait pas lire un poète de son temps sans dire : “Là il y a quelque chose de Fichte ” ».

²⁵ « Ce qui le démontre, c'est qu'il trouve le symbolisme expliqué par Bergson. Il ne dit pas que le symbolisme est né de Bergson, mais qu'il avait pensé intuitivement tout ce que Bergson a pensé ensuite et que Bergson est, non pas la cause efficiente, mais la cause finale du symbolisme ».

²⁶ Michel Espagne a rejeté fortement ce terme.

et continu entre le penseur et son récepteur. Or, de fait, la linéarité déterministe n'existe pas dans une étude d'histoire culturelle. On ne peut, toutefois, que constater qu'un grand penseur, comme Bergson, exerce un ministère intellectuel sur la vie culturelle d'un ou de plusieurs pays, à une époque donnée. Il n'exerce, cependant, pas un empire sur des individus dont ils ne peuvent se défaire. Face à la puissance de cette pensée, tous les Espagnols, par exemple, sont toujours restés libres de choisir d'adhérer ou de rejeter le bergsonisme, libres également de remodeler « leur » bergsonisme, selon leurs circonstances propres. L'un des disciples de Bergson, Jacques Chevalier (1882-1962), évoque, à ce propos, dans son livre *Bergson*, l'image intérieure qu'il a du philosophe et de sa philosophie :

C'est un Bergson mien en quelque manière, je pourrais presque dire « mon » Bergson, que je présente dans ces pages, je veux dire le Bergson dont ma mémoire a reconstitué et gardé intérieurement l'image et la physionomie spirituelle, en négligeant certains traits, en retenant certains autres, suivant la loi d'affinité qui règle l'oubli et le souvenir, de telle sorte que l'objet ou l'être que nous percevons n'est pas l'objet en soi ni l'être en soi, mais ce qui dans cet objet ou dans cet être, est en accord ou en sympathie profonde avec nous (Jacques Chevalier, 1926, III-IV).

Le bergsonisme « en soi », proprement philosophique, se dénature donc, se désintègre, en étant décontextualisé dans des sphères qui lui sont excentrées, dans une forme de voyage culturel, pour devenir un bergsonisme différent, un « pour-soi », le bergsonisme des autres, « leur bergsonisme » ; en l'occurrence, il est en puissance celui des modernistes espagnols.

Bergson a donc exercé une « influence » à condition de dire que celle-ci n'est ni linéaire ni déterministe. Le récepteur n'est pas sous la tutelle de son magistère intellectuel. Il ne doit donc pas être conçu comme un individu béant qui accueillerait avec passivité des philosophèmes, tel un contenant ou réceptacle vides, mais comme un potentiel transmetteur ou métabolisateur, capable de reconvertir dynamiquement le flux d'idées nouveau²⁷. On mesure d'ailleurs la force d'une pensée aux germes qu'elle dépose sur différents terrains. C'est l'objet du livre de François Azouvi qui étudie « la façon dont une doctrine philosophique [en l'occurrence le bergsonisme] circule dans une certaine culture, ce qu'elle y produit, les philosophèmes qu'elle met en circulation et dont chacun est libre de se servir à sa guise » (2007, 15).

²⁷ À ce sujet, voir *La transmission culturelle : le cas de l'évolutionnisme en Espagne (fin XIXe - début XXe)*, article co-écrit par Adeline Chainais, Carole Fillière, Mercedes Gómez-García Plata, Florence Léglièse, Adèle Muller et Eva Touboul, publication du CREC, collection « Les travaux du CREC en ligne », ISSN 1773 0023, atelier Transmission Culturelle, juin 2006, <http://crec.univ-paris3.fr>, 5 : « La transmission culturelle quant à elle institue son récepteur en transmetteur ou vecteur potentiel de transformation et de transmission. »

Quoi qu'il en soit, l'Espagne a, elle aussi, accès à la polémique qui se crée autour de Bergson, dont, selon certains, on décèle trop systématiquement une « influence », dans toute œuvre littéraire. Par conséquent, « la gloire de Bergson » et son impact (réel ou discuté), dans les milieux littéraires symbolistes, sont médiatisés dans les revues espagnoles. Cet article paru, en janvier 1913, dans *La Lectura*, le montre.

De même, la revue espagnole *Nuestro tiempo* publie, en novembre 1918, dans sa “revista bibliográfica”, les pages littéraires de Cristóbal Rodríguez, parues dans la “Tipografía Moderna”, au Panamá, en 1917. Dans le petit volume de C. Rodríguez, évoqué par le journaliste, plusieurs sujets divers sont abordés ; mais le premier, intitulé “La filosofía de Henri Bergson y el movimiento de las ideas estéticas y sociales en Francia”, semble plus intéressant encore que les autres, selon le journaliste. Or, comme ce dernier le précise, Cristóbal Rodríguez “señala el hecho curioso de que no habiendo escrito Bergson ninguna obra consagrada a la estética pura, haya, sin embargo, un grupo de artistas que le invoquen como su verdadero maestro” (Cristóbal Rodríguez, XI-1918, 252)²⁸. D'autre part, comme l'aurait remarqué Cristóbal Rodríguez, l'art actualise ce qui est en puissance dans la philosophie bergsonienne, il permet de “descubrir el ritmo de la vida en toda su continuidad e individualidad” (1918, 252)²⁹. Selon le critique littéraire, bergsonisme et symbolisme participent au même dépassement intellectuel : “Así continúa exponiendo estas tendencias que, de acuerdo con las doctrinas de Bergson, van encaminadas a reanudar la continuidad de la vida, destruida por la escuela intelectualista en la especulación filosófica, y por los parnasianos en el dominio de la poesía lírica.”³⁰ Le journaliste considère “muy acertada esta manera de interpretar el Sr. Rodríguez la influencia de Bergson en las ideas estéticas”³¹. Par conséquent, cet article médiatise, lui aussi, l'idée selon laquelle le bergsonisme peut constituer le fondement philosophique sur lequel reposent les idées esthétiques proches du symbolisme.

Manuel García Morente, mais hors de la presse espagnole cette fois, dans *La filosofía de Henri Bergson* (1917) – livre qui s'adresse, entre autres, à toute la jeune garde de la *Residencia de Estudiantes* –, au chapitre 1 sur “La inspiración” relève également que “la influencia del pensamiento bergsoniano se extiende allende los límites de la pura especulación

²⁸ « Souligne ce fait curieux qu'il existe un groupe d'artistes qui l'invoquent comme leur véritable maître, bien que Bergson n'ait jamais écrit d'œuvre consacrée à l'esthétique pure ».

²⁹ « Découvrir le rythme de la vie dans toute sa continuité et son individualité ».

³⁰ « Il poursuit ainsi, en exposant ces tendances qui, en accord avec les doctrines de Bergson, se proposent de renouer avec la continuité de la vie, détruite par l'école intellectualiste dans le domaine de la spéculation philosophique, et par les parnassiens dans celui de la poésie lyrique ».

³¹ Il considère « très juste cette façon qu'a Monsieur Rodríguez d'interpréter l'influence de Bergson dans les idées esthétiques ».

e invade otros terrenos”³². García Morente souligne ainsi que la pensée bergsonienne a eu des influences sur la science biologique, sur beaucoup de théories de la propagande sociale, sur le mouvement religieux néocatholique. Il ajoute :

El arte, por último, en sus recientes manifestaciones de simbolismo e impresionismo musical, poético y plástico, conviene a la perfección con una filosofía que eleva la intuición por encima del concepto, y que descubre, en el fondo del alma humana, una esencial movilidad, una continuidad individual, una especie de contaminación sentimental de los estados psíquicos unos por otros. Léanse estas palabras de Augusto Rodin, en su libro *El Arte*: “El artista es el que dice la verdad, y la fotografía miente; porque, en la realidad, el tiempo no se detiene... El pintor o el escultor, al mover sus personajes, figura el tránsito de una posición a otra, e indica cómo, insensiblemente, la primera pasa a la segunda. En su obra se puede discernir una parte de lo que fue, y se descubre también, en parte, lo que va a ser”. Estos pensamientos tienen todo el sello de la inspiración bergsoniana (Manuel García Morente [1917], 1972, 23)³³.

Or, il n’est pas le seul Espagnol à faire le lien entre la sensibilité lyrique contemporaine, précisément le symbolisme, et le bergsonisme.

L’élève de Leopoldo Alas, Pérez de Ayala, qui a participé, en 1903, à la création de la revue moderniste *Helios* et qui composa une œuvre symboliste, au moins au théâtre, le souligne aussi, bien qu’*a posteriori*, dans l’appendice “Homo sum...” de ses *Amistades y recuerdos* : “Las ideas de Bergson han influido, acaso más que las de ningún otro pensador contemporáneo, si se exceptúa a Nietzsche, en el pensamiento y en el arte de nuestros días, ya con influencia confesada, ya por elipsis y disimuladamente.” (Ramón Pérez de Ayala, 1961, 110)³⁴ Son témoignage a le mérite de reconnaître que la transmission du bergsonisme a souvent été occultée, ce qui ne facilite et ne facilite pas la recherche actuelle dans le travail d’identification de son rôle, en Espagne. Pérez de Ayala participe donc à redonner une visibilité à l’action du bergsonisme, dans la poésie lyrique contemporaine. Il ne parle, toutefois, pas d’un phénomène littéraire espagnol bergsonien.

³² « L’influence de la pensée bergsonienne s’étend au-delà des limites de la pure spéculation et envahit d’autres terrains ».

³³ « L’art, enfin, à travers ses manifestations récentes du symbolisme et de l’impressionnisme musical, poétique et plastique, s’accorde à la perfection avec une philosophie qui élève l’intuition au-dessus du concept, et qui découvre, dans le fond de l’âme humaine, une mobilité essentielle, une continuité individuelle, une espèce de contamination sentimentale des états psychiques les uns par les autres. Lisez ces mots d’Auguste Rodin, dans son livre *L’Art* : “ L’artiste est celui qui dit la vérité, et la photographie ment ; parce que, dans la réalité, le temps ne s’arrête pas... Le peintre ou le sculpteur, en faisant bouger ses personnages, représente la transition d’une position à une autre, et indique comment, insensiblement, la première passe à la seconde. Dans son œuvre, on peut discerner une partie de ce qui fut, et on découvre aussi, en partie, ce qui va être. ” ».

³⁴ « Les idées de Bergson ont influencé, peut-être plus que celles de n’importe quel autre penseur contemporain, si on excepte Nietzsche, la pensée et l’art de notre époque, que ce soit à travers une influence avouée, ou de manière elliptique et dissimulée ».

De plus, le journaliste Corpus Barga³⁵ (1887-1975), qui rencontre personnellement Bergson à Paris, en mars 1916, dans un article intitulé “Un comentario ante la muerte de Debussy”, rend compte de l’appartenance de Bergson, de Debussy (1862-1918) et de Mallarmé, à une même attitude lyrique contemporaine :

Una de las obras de Debussy más discutidas y más conocidas es la que tituló *Prélude à l’après-midi d’un faune*. [...]. Quizá este triunfo del *Fauno* sea en definitiva el triunfo de la música de Debussy, y de la pintura de Cézanne, y de la filosofía de Bergson, y de la poesía del propio Mallarmé...

Quizá, considerado más positivamente, sea un triunfo sin frutos el de ese lirismo, y de ese arte, y de esa expresión, y de ese pensamiento, de una época que reaccionaba contra lo romántico y contra lo positivista, contra el sentimiento sin razón y contra la razón sin sentimiento (Corpus Barga, 1992, 248)³⁶.

La médiatisation espagnole du phénomène français, dans les revues, n’est qu’un niveau de la pénétration d’un bergsonisme esthétique, en Espagne ; cette dernière ne fait, de cette façon, qu’importer et diffuser un processus français. On ne peut donc pas, dans ce cas, parler d’une hispanisation profonde du bergsonisme. Par le biais de la presse, aucun poète « moderniste » ne montre s’être approprié, entre 1900 et 1910, le bergsonisme. La médiatisation espagnole de ce phénomène français n’est qu’une étape, pour certains, propédeutique dans une prise de conscience du rôle de Bergson dans l’esthétique contemporaine, puis dans sa transmission dans les sphères esthétiques madrilènes, notamment.

Or, le bergsonisme « esthétique » ne pénètre pas seulement initialement, en Espagne, de manière consciente, par les médias. C’est sans doute moins par la tradition écrite que par la tradition orale, que le bergsonisme se propage dans les réseaux littéraires, modernistes, dans les années 1900-1910³⁷. Certains intellectuels littéraires madrilènes, qui ont lu les revues modernes/istes, participent par leur rencontre et leurs activités à propager les philosophèmes

³⁵ Corpus Barga fut correspondant à Paris, entre 1914 et 1948, pour de nombreuses revues et journaux espagnols et argentins notamment, tels que *La Nación* (Buenos Aires), ou *El Sol*, *La Revista de Occidente*, *España*, ainsi que pour différents journaux républicains. Il écrit un long article dans la revue *España*, paru le 16 mars 1916 (n°60, 210-212), à la suite d’une entrevue avec Bergson, dans la villa parisienne de ce dernier, à Auteuil. Cet article s’intitule “Los intelectuales de Francia hablan de España. Visita a Bergson, el filósofo”.

³⁶ « L’une des œuvres de Debussy les plus discutées et les plus connues est celle qu’il a intitulée *Prélude à l’après-midi d’un faune*. [...]. Ce triomphe du Faune est peut-être, en définitive, le triomphe de la musique de Debussy, et de la peinture de Cézanne, et de la philosophie de Bergson, et de la poésie de Mallarmé lui-même... Si on le considère d’une manière plus positive, c’est peut-être un triomphe sans profit que celui de ce lyrisme, de cet art, de cette expression, de cette pensée d’une époque qui réagissait contre le romantisme et le positivisme, contre le sentiment dénué de raison et contre la raison dénuée de sentiment ».

³⁷ Si le bergsonisme semble s’être propagé dans les sphères littéraires madrilènes des années 1900-1910, par le biais de l’oralité, il est évident que la circulation des écrits a participé à cette diffusion.

bergsoniens ; ces derniers touchent un public de plus en plus important, en s'infiltrant, parfois de façon inconsciente, dans son esprit. Ce n'est qu'au terme de ce processus de transmission et de propagation du bergsonisme, durant lequel il se défigure³⁸, que les poètes s'approprient cette philosophie intuitionniste et anti-intellectualiste, en la transmutant et la métabolisant poétiquement. En cela, il semble que les poètes modernistes espagnols soient les premiers acteurs de ce que nous pourrions appeler, en allusion à la doctrine régénérationniste de l'homme politique institutionniste, Joaquín Costa (1846-1911) : une « régénération métaphysique » par la mise en circulation d'un modernisme poétique philosophique.

La métaphysique européenne émergerait de nouveau, en Espagne, d'une façon, certes, structurelle, mais « biaisée ». Elle se régénèrerait initialement, dans un terreau qui ne lui serait *a priori* pas naturel, puisque non proprement philosophique. L'Espagne aurait ainsi la particularité, par rapport à d'autres pays d'Europe, en ce début de siècle, de voir émerger, en son sein, des acteurs ou actualisateurs poétiques de la philosophie européenne la plus moderne, plus que des philosophes de formation. La donne change, dès 1910, avec la fondation par Ortega y Gasset de l'École philosophique de Madrid.

Tertulias madrilènes, vecteurs de transmission, d'excentrement et de dénaturation du bergsonisme, dans les sphères littéraires madrilènes (1900-1910)

Les poètes et hommes de lettres deviennent donc, par la tradition orale, les acteurs d'une régénération métaphysique particulière, en Espagne. En effet, les modernistes espagnols prennent majoritairement connaissance du bergsonisme par une approche peu systématique. C'est dans les milieux littéraires modernistes espagnols, précisément dans le microcosme littéraire madrilène des années 1900-1910, que le bergsonisme circule ; il se diffuse ainsi dans un univers « excentré » de ce qu'il est en soi : de la métaphysique pure.

Or, ce Madrid littéraire et vivant des années 1900-1910 n'est pas, comme on pourrait se le représenter parfois, à la lecture de certains écrits de D'Ors (1881-1954) notamment sur l'esprit « fin-de-siècle », un Madrid apathique, décadent et dégénéré. C'est, au contraire, un Madrid moderniste actif, qui se cherche. Les jeunes poètes et hommes de lettres qui ont environ vingt ans, en 1900, ont soif de régénérer leur littérature nationale. Ils sont alors en

³⁸ Le préfixe « des- » du mot « défiguration », signifie la séparation, la cessation, la différence, une forme de déperdition. Le bergsonisme a une vie au-delà des textes de Bergson eux-mêmes et, en ce sens, il y a une différence entre le bergsonisme *stricto sensu* et le bergsonisme réinventé, ce qu'on pourrait appeler la transfiguration bergsonienne, mais de cette séparation émergent des « sens ».

quête de modèles d'identification, qu'ils trouvent souvent en Europe, particulièrement en France. Ainsi, comme le dit G. Palau de Nemes :

Hacia el 1902 el modernismo español iba saliendo de su estado confuso y los nuevos adeptos tenían el oído más atento al simbolismo francés y a Góngora que al modernismo hispanoamericano. Para entonces, Juan Ramón y los Machado habían leído directamente a Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, Samain, Moréas, Laforgue, y habían traído de Francia sus libros. Los Machado eran – decía Juan Ramón – «firmes sostenes de la “poesía nueva”»³⁹. El nuevo ídolo era Verlaine; Juan Ramón tenía su retrato y se lo enseñaba a todos sus visitantes (1974, 207)⁴⁰.

Or, à cette époque, les revues circulent dans les *tertulias*⁴¹ littéraires, très actives à Barcelone et à Madrid notamment. Antonio Espina décrit, dans son livre *Las tertulias de Madrid*, la force de l'activité littéraire, plus largement intellectuelle, dans ces lieux qui ont fait toute la tradition orale de l'Espagne :

Hubo épocas, en España, en que casi toda la vida nacional se fraguaba en las tertulias. Imaginémos lo que éstas fueron y significaron en el siglo XIX. Puede decirse que España entera consistía en un vasto sistema de tertulias que lanzaban sus fueros en múltiples direcciones, chocando unas con otras o confluyendo a veces las principales en una sola dirección para arrollarlo todo a su paso torrencialmente, e imponerse como potencia única. Reuniones tertulianas fueron las camarillas palaciegas, los centros políticos, las redacciones, [...], el corrillo al aire libre o en torno a la mesa del café, las conferencias “en la cumbre” y los conciliábulos en el sótano, la «cacharrería» del Ateneo [...] ; Todo era tertulia y más tertulia! Y a veces ¡qué tertulias!⁴² (1995, 32).

Ces lieux, qui existent à partir du moment où un groupe de personnes cherche, par le dialogue, à faire progresser et fructifier une idée, sont des vecteurs de transformation, de

³⁹ « Recuerdo al primer Villaespesa », *Corriente*, 67.

⁴⁰ « Vers 1902, le modernisme espagnol commençait à sortir de son état confus et ses nouveaux adeptes avaient l'oreille plus attentive au symbolisme français et à Góngora qu'au modernisme hispanoaméricain. À cette époque, Juan Ramón et les Machado avaient directement lu Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, Samain, Moréas, Laforgue, et avaient rapporté leurs livres de France. Les Machado étaient – disait Juan Ramón – “ de fermes partisans de la “ poésie nouvelle ” ”. La nouvelle idole était Verlaine, Juan Ramón avait son portrait et le montrait à tous ses visiteurs ». Cf. aussi sur ce sujet l'article d'Adeline Chainais, 2010.

⁴¹ Le *Diccionario de la Real Academia Española* appelle *tertulia* la “reunión de personas que se juntan habitualmente para discurrir sobre alguna materia, para conversar o para algún pasatiempo honesto” ; « reunión de personas qui se retrouvent habituellement pour parler de quelque sujet, pour dialoguer ou qui se retrouvent autour d'un passe-temps honnête »

⁴² « Il y eu des époques, en Espagne, durant lesquelles toute la vie nationale se forgeait dans les *tertulias*. Imaginons ce que celles-ci furent et signifèrent au XIX^e siècle. On peut dire que l'Espagne toute entière consistait en un vaste système de *tertulias* qui lançaient leurs lois dans de multiples directions, les unes se cognant contre les autres ou les principales confluant en une seule direction pour tout emporter sur leur passage torrentiel, et s'imposer comme unique puissance. Les camarillas courtoisanes, les centres politiques, les rédactions, [...], les petits groupes à l'air libre ou autour d'une table dans un café, les conférences “ au sommet ” et les conciliabules dans les sous-sols, le “ bazar ” de l'Athénée [...] étaient des réunions de *tertulias*. Tout était *tertulia*, rien que *tertulia* ! Et parfois quelles *tertulias* ! ».

dilution, de décontextualisation, de dénaturation d'une pensée initialement « intègre ». Malgré leur hétérogénéité et même si elles sont, par nature, excentrées des sources philosophiques ou plus largement théoriques, qui peuvent alors les intéresser, les *tertulias* modernistes sont particulièrement influentes dans la mise en circulation d'un modernisme poétique et philosophique. Elles participent ainsi à désagréger, diffracter une pensée totale et unie comme le bergsonisme, pour n'en retenir que certains philosophèmes, devenus des entités disjointes, au fonctionnement pourtant autonome. La *tertulia* espagnole exerce donc une forme de pression susceptible de démanteler l'intégrité d'une pensée *stricto sensu*. Cette dernière se dénature alors, en se fragmentant sous forme de multiples philosophèmes « réutilisables » par d'autres.

Et lorsqu'Antonio Campoamor González écrit, à propos des *tertulias* madrilènes où se rend à l'époque le poète moderniste Valle-Inclán (1866-1936) – “Con Valle-Inclán en las tertulias se discutía, se leía, se gritaba y se seguían repitiendo, de viva voz, las palabras “imbécil” y “admirable””⁴³ (1976, 64) –, on imagine en quelle mesure elles peuvent constituer des « espaces publics » (Jürgen Habermas) de transmission culturelle, et comment les frontières entre la France et l'Espagne peuvent, par leur biais, tomber. Et même si les idées y sont souvent méconnaissables et qu'elles ne sont pas replacées dans leur filiation réelle, elles y sont véhiculées. *De facto*, les nouvelles idées sont déformées, la *tertulia* ne se prêtant pas à l'exposition systématique et rigoureuse de principes ou de systèmes de pensée. Or, c'est par ce tissage, cette intégration du nouveau dans un terreau demandeur et donc receveur, par le transfert de pensées qui s'entrelacent avec d'autres flux de pensées qui l'enrichissent, qu'émergent une atmosphère, un « moment », un moment culturel ou philosophique 1900,

⁴³ « Avec Valle-Inclán dans les *tertulias*, on se disputait, on lisait, on criait et on n'arrêtait pas de répéter, à voix haute, les mots “ imbécile ” et “ admirable ” ». De même, Victoriano García Martí, dans son livre *El Ateneo de Madrid (1835-1935)*, dit des animateurs de la *tertulia* athénéiste, appelée le « bazar » : “Los cacharrereros son arrogantes, incisivos, murmuradores, tolerantísimos hasta la anarquía filosófica y hasta la ciencia literaria. El salón está constantemente concurrido, [...]. Las conversaciones son batallas, altercados, disputas: no se habla, se perora, no se acciona, se gesticula; no se razona, se hiere, y en las tormentas diarias que allí se producen y en los motines que estallan, momentos hay en que las miradas provocativas echan fuego, los brazos extendidos amenazan y los ánimos exaltados riñen. Espíritu crítico es el que allí domina, crítico de las faltas, que detalla las imperfecciones y pone los defectos en relieve [...].

A lo lejos del cuarto se oían siempre rumores discordes, acentos desatinados, coros de voces roncas, alboroto y estruendo cacharreril. He ahí la razón de su nombre” (1948, 130-131). « Ceux qui viennent au “ bazar ” sont arrogants, incisifs, médisants, particulièrement tolérants envers l'anarchie philosophique et la science littéraire. Le salon est toujours plein de monde [...]. Les conversations sont des batailles, des altercations, des disputes : on ne parle pas, on pérore, on n'agit pas, on gesticule ; on ne raisonne pas, on blesse, et dans les orages quotidiens qui s'y produisent et dans les mutineries qui y éclatent, il y a des moments où les regards provocateurs s'embrasent, où les bras tendus menacent et où les cœurs exaltés se fâchent. L'esprit critique y domine, critique des fautes, il détaille les imperfections et met les défauts en avant [...].

Au loin, on entendait toujours des rumeurs discordantes, des accents insensés, des chœurs de voix rauques, du vacarme et un tumulte de bruits comme dans un bazar. Voilà la raison de son nom ».

dont Bergson a, entre autres, été un acteur majeur, même s'il n'a pas toujours été clairement identifié comme tel. En effet, cette modalité particulière de transmission de la pensée, dans la tradition espagnole des *tertulias*, a constitué à la fois un vecteur et un obstacle, moins à la diffusion de la pensée bergsonienne à laquelle elle a participé, qu'à son identification. Si certes, les philosophèmes bergsoniens y ont circulé, ils ont été dilués et mal (re)connus par beaucoup de leurs participants.

Juan Ramón Jiménez, vecteur moderniste de la transmission du bergsonisme dans les sphères littéraires madrilènes

Dans les années 1902-1903, l'un des plus grands poètes modernistes espagnols, Juan Ramón Jiménez (1881-1958), vient de passer une année, dans le sud-ouest de la France, pour soigner des problèmes psychologiques. C'est auprès d'un psychiatre français, qui le prend en charge à Bordeaux, le Docteur Lalanne (1862-1924), que Juan Ramón Jiménez découvre et a directement accès au *Mercure de France* :

En la biblioteca del doctor Lalanne Juan Ramón encontró el *Mercure de France* y se suscribió a él; leyó a los simbolistas, a Baudelaire, Verlaine, Laforgue, Mallarmé después; leyó por primera vez al parnasiano Leconte de Lisle y leyó a los italianos D'Annunzio, Carducci, Pascoli. En esa época se revisaba en Francia la obra de los simbolistas y en particular la de Verlaine, muerto en 1896, y la de Mallarmé, muerto dos años después. Burdeos, ciudad esencialmente vinatera y comerciante, era también amante de las letras y las artes; de Le Bouscat, donde vivía Juan Ramón, se podía ir a la ciudad por tranvía y le fue fácil frecuentar las librerías del lugar y adquirir las obras de los simbolistas (Palau de Nemes, Graciela, 1974, 168)⁴⁴.

C'est cette année-là donc, en 1902, que Juan Ramón Jiménez fait la découverte des symbolistes français, du *Mercure de France*, c'est également alors que Verlaine devient son idole et qu'il découvre Bergson ; Bergson, ce « philosophe de système »⁴⁵, à l'égal de Spinoza, dit-il dans son cours sur le modernisme (1953), signifiant sans doute que le véritable bergsonisme implique une lecture systématique et n'est pas accessible en soi, dans des conversations de *tertulia* espagnole, par exemple. Dans ce cours sur le modernisme, Juan

⁴⁴ « Dans la bibliothèque du docteur Lalanne, Juan Ramón trouva le *Mercure de France* et s'y abonna ; il lut les symbolistes, Baudelaire, Verlaine, Laforgue, puis Mallarmé ; il lut, pour la première fois le parnassien Leconte de Lisle et lut les Italiens D'Annunzio, Carducci, Pascoli. À cette époque, on relisait en France l'œuvre des symbolistes et, en particulier, celle de Verlaine, mort en 1896, et celle de Mallarmé, mort deux ans plus tard. Bordeaux, ville essentiellement vinicole et commerçante, était aussi éprise de lettres et d'arts ; on pouvait aller de Le Bouscat, où vivait Juan Ramón, à la ville, en tramway, et il lui était facile de fréquenter les librairies du lieu et d'acquérir les œuvres des symbolistes ».

⁴⁵ Juan Ramón Jiménez, *El modernismo*, cours du vendredi 6 mars 1953, 114.

Ramón révèle avoir découvert Bergson à cette époque ; il y redit que Bergson est un « moderniste » : “La palabra Modernismo empieza entonces a propagarse a otras disciplinas científicas y artísticas. Cuando yo tenía 19 años, leí la palabra aplicada a Nietzsche, a Ibsen, a Bergson, por ejemplo, y leí, en casa del doctor Simarro, el libro de Alfred Loisy a los católicos franceses.” (1953, 53)⁴⁶ Juan Ramón aurait ainsi découvert un « Bergson moderniste »⁴⁷, en 1900, lors de son séjour en France. Cependant, il est fort improbable que, dès 1900, le terme de « modernisme » ait été adjoint, même dans le *Mercure de France*, à celui de Bergson, car, à cette époque, le modernisme théologique ou plus largement le modernisme philosophique n’émergent qu’à peine et le modernisme n’a pas, dans l’historiographie française, une acception littéraire, comme synonyme de symbolisme ; il désigne uniquement sa version hispanisée. C’est une reconstruction *a posteriori* que Juan Ramón livre en 1953. Il est, toutefois, intéressant d’imaginer que Juan Ramón a pu devenir – lui qui a été si central dans le développement du modernisme poétique ou idéologique en Espagne – un poète-diffuseur de philosophèmes bergsoniens, à défaut de la philosophie pure elle-même. Il est, en effet, à peu près certain que Juan Ramón n’a pas lu les livres de Bergson à cette date. D’après Richard A. Cardwell, Juan Ramón n’acquit deux livres de Bergson que plus tardivement : “He owned copies of Bergson’s *Essai sur les données immédiates de la conscience*, (Paris, 1919), N° 1290 and *L’Énergie spirituelle*, (Paris, 1922), N° 1327.”⁴⁸ En 1900-1901, il n’en avait probablement qu’une approche très lointaine et non systématique. Toutefois, la simple lecture d’un article relatif au bergsonisme peut mettre en circulation, dans l’imaginaire du lecteur, des philosophèmes qui sèment à leur tour des idées non purement métaphysiques, mais fécondes. La philosophie, pour être porteuse, ne doit-elle être lue que par des philosophes ? N’est-elle-même écrite que pour des philosophes ?

Lorsque Juan Ramón revient de France, au début de 1902, il est animé par toutes les nouvelles idées et impressions qu’ont suscitées en lui ces longues heures de lecture, dans le jardin du Docteur Lalanne. Il retourne dans son pays, désireux, par exemple, de créer, avec

⁴⁶ « Le mot Modernisme commence alors à se propager à d’autres disciplines scientifiques et artistiques. Quand j’avais 19 ans, je lus le mot appliqué à Nietzsche, à Ibsen, à Bergson, par exemple, et je lus, chez le Docteur Simarro, le livre d’Alfred Loisy consacré aux catholiques français » (*El modernismo. Notas de un curso* (1953), au chapitre “El modernismo, segundo renacimiento”).

⁴⁷ Dans son cours, il précise, à nouveau, le mardi 28 avril 1953 : «Nietzsche, Bergson, etc., modernistas.» (1953, 175) De même, Juan Ramón dit qu’en France, Bergson est appelé philosophe moderniste : “En Francia los poetas, los escritores, no aceptan ni conocen el nombre modernismo. Los filósofos sí, por ejemplo, Bergson, le llaman modernista, también los teólogos [...]” « En France, les poètes, les écrivains n’acceptent pas et ne connaissent pas le nom de modernisme. Les philosophes, si (par exemple Bergson est considéré comme un moderniste) et aussi les théologiens » (1953, 223).

⁴⁸ Richard A. Cardwell, 1977. Richard A. Cardwell nous apprend, dans cette même note de sa conclusion, que Juan Ramón Jiménez a appartenu au comité qui a publié, en 1917, aux éditions de la *Residencia de estudiantes*, le livre de Manuel García Morente sur *La filosofía de Henri Bergson*.

ses amis modernistes, l'équivalent du *Mercure de France : Helios*. Il fait alors circuler, dans cette petite « république des lettres » (Antonio Campoamor González, 1976, 64)⁴⁹, de nombreux ouvrages :

Y me aficioné a los nuevos poetas franceses del *Mercure*, cuyos libros yo podía comprar en las librerías vecinas. Francis Jammes vivía allí cerca. [...]. Yo me había traído de Francia muchos libros: Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, Laforgue, Corbière, Baudelaire, que me iban alejando más de Rubén Darío y llenando de reflejos más íntimos y latentes el camino particular de mi romance y mi canción (Juan Ramón Jiménez, 1961, 229 ; 230)⁵⁰.

De même, Juan Ramón, dans *La corriente infinita*, raconte comment il est devenu un « passeur culturel » : « Yo traje de Francia libros y revistas que desaparecieron de mano en mano. Ya considerábamos maestro a Benavente, Valle-Inclán, *Azorín*, Baroja y respetábamos, un poco de lejos, al *sabio* Unamuno. [...]. Aparte de Rubén Darío, en los Machado y en mí la influencia mayor fue la francesa; el simbolismo, no el parnaso⁵¹. » (Juan Ramón Jiménez, 1961, 67-70)

Or, à Madrid, Juan Ramón est un transmetteur important. Par exemple, en rentrant, il intègre la clinique psychiatrique du Rosario, ce « Sanatorio del retraído »⁵². Le nouveau groupe moderniste vient lui rendre visite, tous les dimanches après-midi :

En mi sanatorio, [...] nos reuníamos durante aquellos dos años, Villaespesa otra vez, Rueda, Valle-Inclán, Gregorio Martínez Sierra, Viriato Díaz Pérez, los Machado, ya de vuelta definitiva en Madrid, y algunas muchachas, hermanas, parientes o amigas de algunos de ellos. Los Machado, de más edad que yo, publicaron sus libros *Alma* y *Soledades*, en los que está para mí, lo mejor de la obra de los dos (Juan Ramón Jiménez, 1961, 229-230)⁵³.

⁴⁹ L'expression « República de las letras » est le nom d'une revue littéraire, créée en mai 1905, et dont Pedro González-Blanco, ami de Juan Ramón, était l'un des membres du comité de rédaction.

⁵⁰ « Je me suis pris de passion pour les nouveaux poètes français du *Mercure*, dont je pouvais acheter les livres dans les librairies voisines. Francis Jammes ne vivait pas loin de là. [...].

J'avais rapporté de France beaucoup de livres : Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, Laforgue, Corbière, Baudelaire, qui m'éloignaient de plus en plus de Rubén Darío, et remplissaient de reflets plus intimes et latents le chemin particulier de mon *romance* et de ma chanson ».

⁵¹ « Je rapportai de France des livres et des revues qui disparurent de main en main. Nous considérions déjà Benavente, Valle-Inclán, *Azorín*, Baroja comme des maîtres et nous respections, un peu de loin, le sage Unamuno. [...]. Hormis l'influence de Rubén Darío, chez les Machado et chez moi, l'influence la plus importante fut la française ; le symbolisme, et non le Parnasse ».

⁵² « Clinique (psychiatrique) du reclus ».

⁵³ « Nous nous réunissions, dans mon sanatorium, durant ces deux années, avec Villaespesa, une nouvelle fois, Rueda, Valle-Inclán, Gregorio Martínez Sierra, Viriato Díaz Pérez, les Machado, de retour définitif à Madrid, et quelques femmes, sœurs, parentes ou amies de certains d'entre eux. Les Machado, plus vieux que moi, publièrent leurs livres *Âme* et *Solitudes*, qui sont pour moi leurs meilleures œuvres à tous deux ».

Il oublie ici de citer Julio Pellicer, (1872-1937) Rafael Cansinos Assens, Jacinto Benavente (1866-1954), Pérez de Ayala, Pedro González-Blanco, entre autres, qui font aussi partie du nouveau groupe. La dynamique mise en place par celui-ci permet ainsi aux idées de circuler. Elle facilite de nouveaux points de contact entre les lecteurs des revues symbolistes françaises, entre des connaisseurs de la France, et les autres modernistes espagnols. Ces nouveaux liens créés, dans ce réseau littéraire madrilène, au tissage chaque fois plus serré, construisent et multiplient les passerelles entre la France et l'Espagne, et donc entre les philosophèmes bergsoniens et leurs potentiels métabolisateurs poétiques espagnols.

Le poète Antonio Machado, nouveau chaînon et vecteur de la transmission du bergsonisme, dans le réseau moderniste madrilène

À cette époque précise, Juan Ramón fait la connaissance des frères Machado, eux aussi revenus tout juste de France, précisément de Paris, où ils ont travaillé comme traducteurs à la Maison Garnier. Ce sont donc deux nouvelles sources potentielles de connaissance des philosophèmes bergsoniens, deux immenses figures du modernisme espagnol, qui se rencontrent : Antonio Machado et Juan Ramón Jiménez.

Concernant le lien d'Antonio Machado avec Bergson, on peut imaginer que celui qui toute la critique considérera comme son plus fervent disciple espagnol, a entendu parler lointainement du philosophe français, lors de son séjour dans le Paris de l'année 1900. Il n'a alors sans doute pas de rapport au bergsonisme comme pensée *stricto sensu*, mais il découvre probablement quelques-uns de ses philosophèmes.

D'autre part, le grammairien Eduardo Benot (1822-1907) a pu le sensibiliser, avant son départ, au nom de Bergson, lors des discussions auxquelles Antonio et son frère, Manuel, participaient. En effet, ces derniers aimaient se rendre à la *tertulia* du vieux philologue institutionniste, Benot, l'un des premiers défenseurs de Bergson et ennemi du positiviste Simarro, sur le sujet du bergsonisme. Il semble, en tout cas, que contrairement à ce que l'on peut lire partout, Antonio Machado ait entendu parler de Bergson avant de partir à Paris, en 1910, pour écouter ses cours sur « La Personnalité » et « L'Espoir », au Collège de France, lui qui obtient une bourse de la *Junta para ampliación de estudios*, pour le financer dans ce projet universitaire⁵⁴.

⁵⁴ Initialement, Antonio Machado obtient une bourse de la *Junta para ampliación de estudios* pour assister aux cours de l'illustre inconnu, Bédier ; finalement, il change ses plans sur place, enthousiaste devant « la gloire de Bergson ».

Unamuno (1864-1936), qui a une grande influence sur le jeune poète, Antonio Machado, a aussi pu l'inciter à lire Bergson ou simplement éveiller sa curiosité, au début du XX^e siècle. En effet, dans le poème de 1913, "Poema de un día", Antonio Machado s'adresse à Unamuno, comme si ce dernier avait toujours été l'intermédiaire privilégié entre lui et Bergson, comme si les deux Espagnols avaient précédemment nourri une réflexion commune sur le philosophe français. C'est l'une des hypothèses d'Aurora de Albornoz, dans son livre *La presencia de Miguel de Unamuno en Antonio Machado*. Celle-ci considère qu'entre le retour d'Antonio Machado à Madrid et les lendemains de son retour de Paris, à Soria,

Es muy probable que, o bien en alguna conversación, o bien en alguna carta que desconocemos, se hablase entre ellos de cultura francesa, de filosofía y, posiblemente, de un filósofo: Henri Bergson. Los versos de un conocido poema machadiano pueden inclinarnos a admitir esta conjetura. "Este Bergson es un tuno..." (Aurora de Albornoz, 1968, 69)⁵⁵.

Pour prouver le lien probablement noué entre Unamuno et Antonio Machado, autour de la culture française, notamment de Bergson, Aurora de Albornoz ajoute, dans son commentaire du poème de 1913, "Poema de un día" :

Bergson, que desde los primeros versos había martillado, oculto tras ese incansable tic-tac del reloj, es un puente, un lazo de unión más entre don Miguel y don Antonio: al meditar Machado sobre el tiempo suyo y el tiempo del reloj, hay un intento de revivir o continuar un diálogo que en algún momento –no sabemos cuándo– y en algún lugar –¿dónde?– iniciaron los dos poetas-filósofos en torno a Bergson. Ya se señaló.

Sería arriesgado en extremo el afirmar que Antonio Machado llega a Bergson por influencia de Unamuno. Tampoco debemos, sin embargo, descartar esa posibilidad (Aurora de Albornoz, 1968, 77)⁵⁶.

Par conséquent, Aurora de Albornoz montre, tout de même, quelque retenue à parler de l'influence bergsonienne directe d'Unamuno sur le poète. Elle cite, néanmoins, en note, S. Serrano Poncela :

⁵⁵ « Il est très probable, ou bien lors de quelque conversation, ou bien dans quelque lettre que nous ne connaissons pas, qu'ils aient parlé entre eux de culture française, de philosophie et, sans doute, d'un philosophe : Henri Bergson. Les vers d'un poème machadien très connu peuvent nous inviter à admettre cette hypothèse. " Ce Bergson est un filou..." ».

⁵⁶ « Bergson, qui depuis les premiers vers avait été omniprésent, caché derrière cet infatigable tic-tac de l'horloge, est un pont, un trait d'union de plus entre don Miguel et don Antonio : Machado, en méditant sur son temps et le temps de l'horloge, montre qu'il y a une tentative de revivre ou de poursuivre un dialogue qu'à un certain moment – nous ne savons pas quand – et dans un certain lieu – où ? –, les deux poètes-philosophes entamèrent autour de Bergson. Cela a déjà été souligné.

Il serait extrêmement risqué d'affirmer qu'Antonio Machado est arrivé à Bergson par l'influence d'Unamuno. Nous ne devons, cependant, pas non plus écarter cette possibilité ».

“A mi juicio, conforme antes indiqué, Machado se acerca a Bergson y se siente atraído por su filosofía debido a la preparación unamunista, es decir, a la inquietud filosófica en torno a los temas del tiempo, el “logos” poético y la inquietud religiosa que Unamuno había sembrado en él a través de sus ensayos y correspondencia” (*Antonio Machado: su mundo y su obra*, Buenos Aires, Losada, 1954, p. 43). Sin aceptar en todas sus partes esta afirmación, es posible pensar que la admiración de Unamuno por Bergson pueda haber contribuido a despertar la curiosidad de Machado por el filósofo francés. Podríamos, incluso, llegar a pensar que Unamuno haya contribuido en la decisión de Machado de seguir los cursos de Bergson en el Collège de France. Dos años antes ya había escrito don Miguel sobre el filósofo francés: “Estoy leyendo –escribe en 1909– en estos mismo días la última obra del intensísimo pensador francés Henri Bergson, tal vez la primera cabeza filosófica de Francia –y quién sabe si aún más...– hoy» (*OC.*, I, p. 487) (Aurora de Albornoz, 1968, 77)⁵⁷.

Quoi qu’il en soit, dans le prologue de la deuxième édition de *Soledades, Galerías y otros poemas*, écrit à Tolède, le 12 avril 1919, Antonio Machado rappelle qu’à l’époque où sont parus ces poèmes, c’est-à-dire en 1907, une éternelle polémique se rejouait, à nouveau, sur le terrain poétique, entre les défenseurs du classicisme et les partisans de Protagoras, dont Bergson était, soi-disant, l’un des défenseurs :

El libro que hoy reedita la Colección Universal se publicó en 1907, y era no más que una segunda edición, con adiciones poco esenciales, del libro *Soledades*, dado a la estampa en 1903, y que contenía rimas escritas y aun publicadas muchas de ella en años anteriores.

Ningún alma sincera podía entonces aspirar al clasicismo, si por clasicismo ha de entenderse algo más que el diletantismo helenista de los parnasianos. Nuevos epígonos de Protágoras (nietzscheanos, pragmatistas, humanistas, bergsonianos) militan contra toda labor constructora, coherente, lógica. [...] Yo amé con pasión y gusté hasta el empacho esta nueva sofística, buen antídoto para el culto sin fe de los viejos dioses, representados ya en nuestra patria por una imagería de cartón piedra (Antonio Machado, [1907], 1919, 5)⁵⁸.

⁵⁷ « Selon moi, comme je l’ai déjà indiqué, Machado s’approche de Bergson et se sent attiré par sa philosophie du fait de la préparation unamunienne, c’est-à-dire de l’inquiétude philosophique autour des thèmes du temps, le “logos” poétique et l’inquiétude religieuse qu’Unamuno avait semés en lui à travers ses essais et sa correspondance ” (*Antonio Machado: su mundo y su obra*, Buenos Aires, Losada, 1954, 43). Sans accepter en tout point cette affirmation, il est possible de penser que l’admiration d’Unamuno pour Bergson peut avoir contribué à éveiller la curiosité de Machado pour le philosophe français. Nous pourrions même aller jusqu’à penser qu’Unamuno a contribué à la décision de Machado de suivre les cours de Bergson au Collège de France. Deux années auparavant, don Miguel avait déjà écrit sur le philosophe français : “ Je suis en train de lire, écrit-il en 1909, ces derniers jours, la dernière œuvre du très intense penseur français Henri Bergson, peut-être la première tête philosophique en France actuellement, voire plus encore... ” ».

⁵⁸ « Le livre que réédite la Collection Universal fut publié en 1907, et c’était seulement une seconde édition, avec des ajouts peu essentiels, du livre *Solitudes*, donné à l’impression en 1903, et qui contenait des vers écrits et publiés pour bon nombre d’entre eux des années plus tôt.

Aucune âme sincère ne pouvait alors aspirer au classicisme, si par classicisme on entend quelque chose de plus que le diletantisme helléniste des parnassiens. De nouvelles épigones de Protagoras (nietzschéennes, pragmatistes, humanistes, bergsoniennes) militent contre tout travail constructeur, cohérent, logique. [...] J’aimai

Par conséquent, Antonio Machado sous-entend que, lorsque les *Soledades* ont été publiées, en 1907, elles prenaient racine dans un terreau philosophique nietzschéen, pragmatiste et bergsonien, que les diverses *tertulias* qu'il fréquentait ont contribué à entretenir. Par conséquent, parler du bergsonisme *a priori* d'Antonio Machado, dans ses *Soledades*, est sans doute erroné, comme le fait Antonio Sánchez Barbudo, au chapitre 6 intitulé "Bergsonismo y nostalgia de la razón" de son livre *El pensamiento de Antonio Machado*, car le bergsonisme transfiguré circule oralement dans les sphères littéraires fréquentées par le poète espagnol :

No es seguro que Machado leyera a Bergson antes de esa fecha. Sin embargo, en *Soledades* hay muchas poesías que parecen tener relación muy directa con lo que escribe el autor de *Materia y Memoria*. Aunque tal vez hay que suponer que fue precisamente el «bergsonismo» a priori de Machado en esos poemas lo que le llevó a interesarse tanto posteriormente por la filosofía de Bergson (Antonio Sánchez Barbudo, 1974, 64-65)⁵⁹.

De même, Mary-Jo Landeira de Brisson, qui a écrit une thèse sur *La présence de Bergson dans l'œuvre d'Antonio Machado*, expose la pensée du critique Segundo Serrano Poncela qui considère, dans son livre *Antonio Machado, su mundo y su obra*, que « l'influence bergsonienne [qui] commence chez Machado en 1910 ; [elle] supplante celle de Schopenhauer et Nietzsche sous l'influence desquels les autres membres de la "Generación del 98" restèrent » (Mary-Jo Landeira de Brisson, 1977, 36). Serrano Poncela considère, ainsi, lui aussi, que Machado prend connaissance de Bergson au moment de sa bourse par la *Junta*. Plus loin, dans sa thèse, Mary-Jo Landeira de Brisson laisse un autre témoignage, selon lequel Antonio Machado aurait lu Bergson, en 1909 : « En parlant des *Apócrifos* Martín et Mairena, Machado dit : "En los últimos años de su vida nos cuenta Mairena haber leído a Bergson... la época es alrededor de 1909." » (Mary-Jo Landeira de Brisson, 1977, 38)⁶⁰ Or, Machado peut s'être mis à la lecture systématique des textes philosophiques purs bergsoniens, en 1909, et avoir lu des articles sur Bergson et le bergsonisme, surtout avoir entendu parler de lui,

alors avec passion et goûtai jusqu'à l'indigestion cette nouvelle sophistique, bon antidote pour le culte sans foi des vieux dieux, représentés déjà dans notre patrie par une imagerie en carton-pâte ».

⁵⁹ « Il n'est pas certain que Machado ait lu Bergson avant cette date. Cependant, dans les *Solitudes*, il y a beaucoup de poèmes qui paraissent avoir une relation très directe avec ce qu'écrit l'auteur de *Matière et Mémoire*. Bien que, peut-être, il faille supposer que c'est précisément le "bergsonisme" *a priori* de Machado dans ces poèmes, ce qui le conduisit à s'intéresser bien plus tard à la philosophie de Bergson ».

⁶⁰ « Dans les dernières années de sa vie, Mairena nous raconte qu'il a lu Bergson... l'époque se situe autour de 1909 ». Juan de Mairena est une sorte de double d'Antonio Machado, l'un de ses personnages apocryphes, dont Abel Martín est son autre grande figure.

directement et indirectement, et donc avoir assimilé des philosophèmes bergsoniens, avant cette date. On peut supposer, au passage, que c'est Unamuno qui a incité le poète Machado à se plonger, en 1909, dans Bergson, Unamuno lisant lui-même *L'Évolution créatrice*, à cette date.

Par conséquent, la rencontre, au début du siècle, de tous ces modernistes qui ne cessent de se voir pour parler de ce qu'ils sont et de ce qu'ils veulent être, permet la mise en circulation des philosophèmes bergsoniens qui constituent sans doute l'une des composantes du socle sur lequel ils reposent. Le bergsonisme est « excentré » et accède à une existence hispanique, dans les sphères littéraires modernistes.

Rubén Darío, nouveau passeur moderniste du bergsonisme

Rubén Darío est un autre vecteur important de diffusion de la conceptualité bergsonienne qui s'explique par le magistère qu'il a longtemps exercé sur la jeune génération des poètes modernistes, à la fin du XIX^e-tout début du XX^e siècle ; et même s'il est en recul au moment où il fait circuler le bergsonisme, il a sans doute contribué à lui donner une existence (poétique ?) dans les sphères littéraires des années 1900-1910 et même plus tardivement.

En effet, en 1900, le moderniste Rubén Darío est à Paris. Il est ami avec Enrique Gómez Carrillo (1873-1927), « gran conocedor de la vida parisina » (Rubén Darío, 1950, 52)⁶¹, selon ses propres termes. Gómez Carrillo travaille alors, à l'instar des frères Machado, à la maison Garnier ; il intègre plus tard la rédaction du *Mercure de France*, où il écrit dans la rubrique de littérature espagnole et hispano-américaine. Les publications de Rubén Darío, comme, par exemple, *Los Raros*, seront annoncées par le *Mercure*, prouvant sa proximité avec les milieux modernes du Paris des années 1900-1910. Rubén Darío entend sans doute, à ce moment-là, parler de Bergson ; en 1909, il dira de lui, dans *Historia de mis libros*, qu'il est, avec Marc-Aurèle, un des rares philosophes à lui avoir « donné des ailes ». Il reprend en cela l'idée que Charles Péguy ne cessera jamais d'exprimer, selon laquelle Bergson est un libérateur des fers intellectualistes et positivistes dans lesquels l'esprit est emprisonné, au début du XX^e siècle (Rubén Darío, 1950, 223)⁶².

⁶¹ « Grand connaisseur de la vie parisienne ».

⁶² Gilbert Azam traduit ainsi ce passage de Rubén Darío : « Je me suis empli d'angoisse quand j'ai examiné le fond de mes croyances et je n'ai pas trouvé que ma foi était suffisamment massive et bien fondée quand le conflit de mes idées m'a fait hésiter et que je me suis senti sans un appui constant et sûr. Toutes les philosophies m'ont paru impuissantes et quelques-unes abominables et œuvres de fous ou de personnes malfaisantes. En

D'ailleurs, près de dix ans plus tard, le critique littéraire, Rafael Cansinos Assens (1882-1964), qui participe au début du siècle aux *tertulias* modernistes, notamment celle de Juan Ramón Jiménez, et qui se pose, ensuite, en animateur du nouveau courant des avant-gardes espagnoles, publie, le 3 février 1918, dans *La Correspondencia de España*, un article intitulé "Ritmos y matices. Las obras completas de Rubén Darío". Dans cet article, Cansinos Assens considère que le moderniste Rubén Darío a atteint un nouveau stade de son évolution poétique, qui montre une "divina seriedad de su alma". Selon le critique,

En este punto de su evolución lírica, la musa del poeta parece haber asistido a esos misterios antiguos en que se recogían todas las iniciaciones de la tradición espiritual. Sus versos tienen el tono ambiguo de los antiguos oráculos. Indicaciones de la doctrina secreta, de los evangelios apócrifos, tema de Herodias, del intuicionismo de James y de Bergson, encuentran su expresión lírica en esta parte de su obra⁶³.

On peut se demander, à la lecture de cette critique de Cansinos Assens si ce dernier rend compte du fait que le bergsonisme – que Rubén Darío connaît donc très tôt, au début du siècle, en vivant à Paris –, a germé en lui et a finalement produit ses fruits, des fruits qui sont le résultat d'une transfiguration de philosophèmes intuitionnistes bergsoniens en vers modernistes ou si l'intuitionnisme poétique de Rubén Darío n'est que l'interprétation bergsonienne de Cansinos Assens qui, en 1918, ne peut plus ignorer ce qu'est le bergsonisme qui a bel et bien pénétré les sphères littéraires madrilènes. Intuitionnisme et bergsonisme poétiques rubendariens ou interprétation bergsonienne du lyrisme rubendarien ? Sans doute un peu des deux. Quoi qu'il en soit, en 1918, Rubén Darío connaît l'intuitionnisme bergsonien depuis longtemps. Et il est un des autres passeurs possibles d'un bergsonisme « esthétisé », poétique, en Espagne, et ce, dès le début du siècle.

La maison du médecin psychiatre positiviste, Luis Simarro, lieu de découverte et de transmission du bergsonisme par les modernistes

L'un des autres vecteurs « modernistes » et qui a pu contribuer à la diffusion des ouvrages de Bergson ou des philosophèmes bergsoniens est un lieu paradoxal. En effet, Juan

revanche, de Marc-Aurèle à Bergson, j'ai salué avec gratitude ceux qui nous donnent des ailes, la paix d'un vol tranquille et qui de leur mieux nous aident à comprendre l'énigme de notre séjour sur la terre » (1980, 202).

⁶³ « À ce point de son évolution poétique, la muse du poète paraît avoir assisté à ces mystères antiques où se réfugiaient toutes les initiations de la tradition spirituelle. Ses vers ont le ton ambigu des oracles anciens. Les indications de la doctrine secrète, des évangiles apocryphes, le thème d'Herodias, de l'intuitionnisme de James et de Bergson, trouvent leur expression lyrique dans cette partie de son œuvre ».

Ramón Jiménez, après sa cure à la clinique psychiatrique du Rosario, s'installe, en 1903, dans la maison du psychiatre positiviste Simarro (1851-1921) qui vient de perdre sa femme. Il est fortement improbable que Simarro ait lu Bergson à Juan Ramón Jiménez, même si le psychiatre positiviste aimait lire au jeune poète moderniste des pages de William James ou encore de Nietzsche. Toutefois, Simarro possédait une bibliothèque parmi les plus riches et avant-gardistes d'Espagne. S'y trouvaient tous les livres les plus à la pointe de la modernité européenne et mondiale de son époque. Tous ceux qui ont pu avoir accès à cette bibliothèque rendent compte de sa diversité et de sa contemporanéité, notamment dans leurs récits bibliographiques postérieurs. Pérez de Ayala écrit, dans un article du *Liberal*, le 21 juin 1921, "era el Doctor Simarro uno de los escasísimos órganos de relación que nos mantenían en contacto con el resto del mundo. Poseía una de las más ricas bibliotecas; leía de continuo..."⁶⁴.

Il est difficile de dire à quelle date précise Simarro a acquis ses premiers livres de/sur Bergson. Néanmoins, il en possédait plusieurs : H. Bergson, *Matière et mémoire : essai sur la relation du corps à l'esprit*, Paris, Librairie Felix Alcan, 1896, le livre le plus scientifique et technique de Bergson ; Höffding Harald, *La philosophie de Bergson. Exposé et critique*, Paris, Felix Alcan, Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1916 ; H. Bergson, *L'énergie spirituelle : essai et conférences*, Paris, Felix Alcan, Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1919 ; Simarro détenait la deuxième et la sixième éditions de ce dernier livre ; enfin, H. Bergson *et alii*, *Le matérialisme actuel*, Paris, Ernest Flammarion, Bibliothèque de philosophie scientifique, 1920. On ne peut, cependant, pas donner une liste définitive des livres de Simarro de/sur Bergson, car il légua beaucoup de ses ouvrages à de nombreuses bibliothèques espagnoles liées au mouvement institutionniste.

Les orientations « philosophiques » de Simarro n'importent pas tant que cela, dans le rôle paradoxal mais probable qu'il a pu avoir dans la mise en circulation de philosophèmes bergsoniens, parmi les acteurs du modernisme poétique. Sa maison est, en effet, un haut lieu de rencontre de l'avant-garde⁶⁵ littéraire et scientifique espagnole. Tous les scientifiques et les hommes de lettres, de filiation institutionniste, se retrouvent chez lui. C'est par exemple là, selon le témoignage laissé par Juan Ramón, en 1961, dans *El Trabajo gustoso*, que ce dernier rencontre, non seulement des modernistes castillans, mais aussi catalans : "Veía más a

⁶⁴ « Le Docteur Simarro était l'une des rares courroies de transmission qui nous maintenaient en contact avec le reste du monde. Il possédait l'une des plus riches bibliothèques ; il lisait continuellement... ».

⁶⁵ Nous sommes dans les années 1900-1910. Par conséquent, nous n'employons pas ce terme d'« avant-garde » ici, au sens technique du terme, comme mouvement esthétique qui dépasse le modernisme poétique, mais dans son acception la plus large.

Martínez Sierra, y por él, conocí a Santiago Rusiñol (1861-1931) y a otros modernistas catalanes.” (Juan Ramón Jiménez, 1961, 231)⁶⁶

Chez le Docteur Simarro, vit le brillant Nicolás Achúcarro (1880-1918), passionné de lectures, comme son maître. D’après les souvenirs d’Unamuno, Nicolás Achúcarro suit les cours de latin qu’Unamuno dispense, durant l’année 1890-1891, à Bilbao. Ce jeune médecin neuropathologiste joue un rôle, probablement indirect, mais réel, dans la diffusion de la modernité philosophique, dans les milieux modernistes. Juan Ramón Jiménez a laissé des témoignages selon lesquels Nicolás Achúcarro aimait emmener le jeune poète, dans les librairies Romo et Fernando Fe de Madrid, pour y déceler avec lui les ultimes nouveautés européennes et mondiales.

Or, c’est la maison d’édition Fernando Fe qui publie la première traduction, dans le monde, du livre de Bergson, *Matière et Mémoire*, par l’institutionniste Martín Navarro Flores, élève de Simarro. *Materia y Memoria* est donc vendu dans la librairie Fernando Fe. De plus, peu de temps après, les Espagnols peuvent avoir accès, dans ces « commerces de la modernité », à *La Evolución creadora*, traduite par l’Argentin Carlos Malagarriga, en 1912, et publiée, en deux volumes, chez *Renacimiento*, maison d’édition au titre significatif, ainsi qu’à *La Risa*, traduite en 1914, dans la collection “Biblioteca de cultura contemporánea” pour la maison d’édition *Prometeo*, à Valence, ainsi qu’à *l’Ensayo sobre los datos inmediatos de la conciencia*, publié en espagnol, en 1919, puis 1925, ou encore à la *Energía espiritual*⁶⁷, traduite en espagnol, en 1928. Avant ces dates tardives, ils peuvent aussi y trouver les textes de Bergson, en français. Ainsi, il devient habituel pour les intellectuels de ce groupe d’institutionnistes de fréquenter ces lieux « européenistes », dans la mesure où ils leur donnent accès à la modernité culturelle, européenne et mondiale la plus diverse.

Ce serait, par exemple, grâce à Achúcarro que Juan Ramón aurait découvert et lu les livres de Nietzsche⁶⁸. Juan Ramón témoigne, dans *El Trabajo gustoso*, en 1961 : «En aquella casa [del Doctor Simarro], llena de libros de todas clases, leí mucho, y por primera vez a

⁶⁶ « Je voyais plus Martínez Sierra, et par lui, je connus Santiago Rusiñol et d’autres modernistes catalans ».

⁶⁷ Bergson, Henri, *Materia y memoria. Ensayo sobre la relación con el espíritu*, traducción de M. Navarro Flores, Madrid, s.n., 1900 ; *La Evolución creadora*, trad. Carlos Malagarriga, Madrid, Renacimiento, 1912 ; *La Risa: Ensayo sobre la significación de lo cómico*, Valencia, Prometeo, Biblioteca de cultura contemporánea, 1914 ; *Ensayos sobre los datos inmediatos de la conciencia*, traducción de D. Barnés, Madrid, Biblioteca moderna de filosofía y ciencias sociales, 1919 ; *Ensayos sobre los datos inmediatos de la conciencia*, traducción de D. Barnés, Madrid, Francisco Beltrán, Librería española y extranjera, [1919], 1925 ; *La energía espiritual*, trad. de Eduardo Ovejero y Maury, Madrid, Daniel Jorro, Biblioteca científico filosófica, 1928.

⁶⁸ Même si Juan Ramón dit avoir découvert, après le décès de son père, dans la bibliothèque de ce dernier, des livres de Nietzsche, traduits en français.

Nietzsche.» (Juan Ramón Jiménez, 1961, 231)⁶⁹ Par conséquent, lorsque Juan Ramón dit qu'il a lu le terme de « moderniste » accolé aux noms de Bergson et Nietzsche et qu'il a lu les modernistes, notamment le livre d'Alfred Loisy, chez le Docteur Simarro, on peut se demander si le Juan Ramón de 1953 n'a pas commis une imprécision dans les dates ; n'aurait-il pas lu les métaphysiciens de la « modernité », dans ce foyer de « Modernes », que constituait ce réseau d'institutionnistes et modernistes européenistes, plutôt qu'en France, chez le Docteur Lalanne ? En effet, comme le montre Graciela Palau de Nemes :

Achúcarro y Simarro le mantenían al corriente de las nuevas ideas científicas y filosóficas que quizás en aquella época no entendiera del todo, pero que más tarde le sirvieron para precisar sus creencias y sus teorías literarias, en particular las del modernismo. Viviendo con Simarro y por mediación de Achúcarro, Juan Ramón leyó a Nietzsche y leyó el libro del teólogo francés Alfred Firmin Loisy *L'Évangile et l'église*, que apareció en noviembre de 1902 [...]. En casa de Simarro, Juan Ramón leyó también a los grandes poetas ingleses: Shelley, Browning, Shakespeare. La mayor parte de sus lecturas de autores extranjeros era en francés, ya fuera en el original y en traducciones. Para entonces estudiaba el alemán y el inglés, con la ayuda de los libros de la Institución para aprender lenguas, y ampliaba su cultura en muchas direcciones asistiendo con Simarro a [...] conferencias, conciertos, veladas, comidas, té, exposiciones y excursiones. Allí se cultivaba el intelecto en lo hondo, en las comidas se discutía a Kant y a Goeth, en los té hablaban Giner y Cossío (Graciela Palau de Nemes, 1974, 313-314)⁷⁰.

Ces médecins psychiatres sont vraiment des passeurs culturels. Ils ont concouru à la mise en circulation de philosophèmes modernes, dans des milieux presque antithétiques au leur, dans le microcosme moderniste du Madrid des années 1900-1910. En effet, en faisant découvrir à Juan Ramón les dernières nouveautés européennes, ils ont permis à tous les amis du poète de les découvrir également.

Le milieu moderniste est un univers où les idées deviennent des fluides qui s'entrelacent, colorant les esprits d'infinies nuances atmosphériques. Il est, dans ces conditions, impossible de quantifier à quel point le bergsonisme a influencé les esprits

⁶⁹ « Dans la maison du Docteur Simarro, pleine de livres de tout type, je lus beaucoup, c'est là que pour la première fois je lus Nietzsche ».

⁷⁰ « Achúcarro et Simarro le tenaient au courant des nouvelles idées scientifiques et philosophiques qu'il ne comprenait peut-être pas tout à fait, à cette époque, mais qui lui servirent, plus tard, à préciser ses croyances et ses théories littéraires, en particulier celles du modernisme. Alors qu'il vivait avec Simarro et par l'intermédiaire d'Achúcarro, Juan Ramón lut Nietzsche et lut le livre du théologien français Alfred Loisy, *L'Évangile et l'église*, qui parut en novembre 1902 [...]. Chez Simarro, Juan Ramón lut aussi les grands poètes anglais : Shelley, Browning, Shakespeare. La plupart de ses lectures d'auteurs étrangers, il les fit en français, que ce soit dans le texte original ou dans des traductions. À cette époque, il étudiait l'allemand et l'anglais, à l'aide de livres de l'Institution, faits pour apprendre les langues, et il élargissait sa culture dans de nombreuses directions en assistant avec Simarro [...] à des conférences, des concerts, des veillées, des déjeuners, des thé, des expositions et des excursions. On y cultivait profondément son intelligence ; lors des déjeuners, on discutait de Kant et Goethe, à l'heure du thé, Giner et Cossío parlaient ».

modernistes. Il est, néanmoins, certain qu'à cette période et dans ces « foyers de fermentation intellectuelle », les philosophèmes bergsoniens se sont entremêlés aux autres flux de pensée, certes, parfois totalement méconnaissables et difficilement identifiables, mais ils se sont diffusés.

La *Residencia de Estudiantes* ou la mise en réseau de tous les élèves de Bergson

C'est, enfin, surtout au moment de l'ouverture, en 1910, d'une nouvelle institution de la *Institución Libre de Enseñanza*, de la *Residencia de Estudiantes*, par la *Junta para ampliación de estudios*, à Madrid, que tous les philosophèmes de la modernité métaphysique, généralement, et bergsoniens, précisément, ont le plus clairement été mis en circulation par les hommes de lettres, les poètes et les philosophes espagnols. Si certains d'entre eux fréquentent la maison du Docteur Simarro, tous les « intellectuels » ou la jeune garde de l'époque, hormis les catholiques ultramontains, se croisent et se rencontrent, à la Résidence des Étudiants.

L'esprit que s'évertuent à faire régner les institutionnistes, dont un certain nombre sont des poètes, dans ce nouveau vivier de penseurs, est un esprit de convivialité et de dialogue. La Résidence se veut une sorte de « *college* » à l'anglaise, où les résidents les plus âgés deviennent des modèles de vie pour les jeunes pensionnaires. Dans la mesure où l'institutionnisme vise à l'éducation intégrale et vitale des élèves, les résidents doivent échanger. Tel est l'idéal et « l'esprit de la maison ». Ainsi, comme le dit Álvaro Ribagorda, dans l'exposition de son projet de séminaire, intitulé «La Residencia de estudiantes. Pedagogía, cultura y proyecto social», «en la modesta biblioteca de la Residencia los visitantes empezaron a ofrecer a los residentes una serie de charlas íntimas, que pronto se convirtieron en pequeñas conferencias, y se alternaron con lecturas literarias y conciertos de cámara, con los que Jiménez Fraud pretendía ofrecerlos un complemento educativo así como una alternativa de ocio inteligente» (2008, 7)⁷¹. C'est ainsi qu'Álvaro Ribagorda a pu parler

⁷¹ « Dans la modeste bibliothèque de la Résidence, les visiteurs commencèrent à proposer aux résidents une série de discussions en petit comité, qui se transformèrent très vite en petites conférences, qui alternaient avec des lectures littéraires et de la musique de chambre, grâce auxquels Jiménez Fraud prétendait leur offrir un complément éducatif ainsi qu'un passe-temps différent et intelligent ».

Alberto Jiménez Fraud (1883-1964) fut d'abord secrétaire de la *Junta para ampliación de estudios*. Il dirigea ensuite la *Residencia de Estudiantes*.

de la Résidence comme de “el espacio cultural más brillante de la Edad de Plata de la cultura española” ou encore d’un “destacado espacio de sociabilidad intelectual” (2008, 1)⁷².

C’est donc dans ce microcosme actif où la pensée circule entre les hommes, par la mise en place des conditions les plus propices au partage, sous toutes ses formes – de conversations intimes à des exposés plus dogmatiques –, que tous les pensionnaires de la *Junta para ampliación de estudios* et les intellectuels les plus importants de la Péninsule se retrouvent. En effet, les pensionnaires de la *Junta*, qui ont bénéficié de bourses d’études pour aller effectuer des séjours dans les universités étrangères, depuis 1907, se retrouvent, à leur retour, à la Résidence, véritable point de convergence.

Les rapports des boursiers de la *Junta para ampliación de estudios* témoignent du transfert qui a eu lieu, par exemple, d’un terreau philosophique anti-intellectualiste bergsonien français, vers l’univers institutionniste que beaucoup de poètes modernistes fréquentent. Ces boursiers constituent donc un chaînon majeur qui a pu relayer le bergsonisme notamment, bergsonisme dont ils se sont nourris à la source, sans médiation particulière.

Teresa Marín Eced, dans *La renovación pedagógica en España (1907-1936). Los pensionados en pedagogía por la junta para ampliación de estudios* dresse la liste des Institutions et des professeurs que les pensionnaires fréquentent le plus. Selon elle, c’est en France que les boursiers se rendent dans leur grande majorité, entre 1908 et 1936, particulièrement à la Sorbonne, “centro de cultura francesa por antonomasia” (Teresa Marín Eced, 1990, 176), où Bergson, toutefois, n’enseigne jamais. Néanmoins, en se rendant à la Sorbonne, ils entendent nécessairement parler de lui et des querelles philosophiques que ce dernier suscite alors, malgré lui. Le quartier latin représente, en effet, un microcosme géographique où se concentre une grande partie des intellectuels français, et sur lequel Bergson exerce un magistère très puissant. Ainsi, même si ces jeunes espagnols vont majoritairement à la Sorbonne, les rapports des boursiers espagnols portent beaucoup sur les méthodes pédagogiques de l’École Normale Supérieure et du Collège de France, deux établissements dans lesquels Bergson est professeur.

Au retour de leur séjour, les boursiers de la *JAÉ* exercent une « influence diffuse ». Teresa Marín Eced souligne également la difficulté de quantifier cette influence des boursiers. Cependant, même si elle est diffuse, elle n’en est pas moins bien réelle.

⁷² « L’espace culturel le plus brillant de cet Âge d’Argent de la culture espagnole » ; « un espace de sociabilité intellectuelle remarquable ».

La Pédagogie européenne se introdujo en España de forma masiva a través de las ideas que trajeron los pensionados de sus viajes. Esta influencia directa, inmediata, “de boca a oído” y difícilmente reducible a números, creemos que fue uno de los sistemas más eficaces. [...] Muchos de ellos no publicaron nada, pero a través de las conversaciones con los colegas, en cursillos y reuniones profesionales, intercambiaron ideas sobre la política educativa de otros países [...]. A través de esta transmisión oral, casi inconscientemente, fueron calando en el profesorado español las ideas de la nueva educación y la necesidad de reforma que Europa estaba viviendo. Los pensionados, y así puede comprobarse en su correspondencia con la JAE, organizaron a su vuelta cursillos, encuentros, conferencias y reuniones de todo tipo para hablar de lo que habían visto y oído (Teresa Marín Eced, 1990, 267)⁷³.

Les « idées » européennes, au sens le plus large, et non pas seulement celles relatives à la « politique éducative des autres pays », ou à leur pédagogie, circulent donc. Dans son épilogue, T. Marín Eced considère que la politique des bourses de la JAE est d'ailleurs le premier vecteur d'eupérisation du réseau des institutionnistes. «El acercamiento a Europa, sueño dorado de tantos intelectuales españoles, se hizo realidad, de forma casi masiva, con el sistema de becas de la JAE» (Teresa Marín Eced, 1990, 352)⁷⁴.

Ainsi, les étudiants espagnols qui fréquentent le Collège de France, de retour en Espagne, diffusent les idées qu'ils ont développées en eux, à l'écoute des cours et conférences de Bergson et conversations plus intimes relatives au maître et à sa philosophie.

Or, c'est à la Résidence des Étudiants que se croisent certains des Espagnols qui ont été, durant quelques mois ou quelques années, les élèves de Bergson au Collège de France : Antonio Machado, Juan-Vicente Viqueira (1886-1924), Lorenzo Luzuriaga (1889-1959), Eugenio D'Ors, Manuel García Morente, Victoriano García Martí (1881-1966), l'un des meilleurs amis du moderniste Valle-Inclán, etc. La Résidence des Étudiants devient ainsi le lieu d'accueil des importateurs de la philosophie européenne et mondiale, la plus moderne, son lieu de « fermentation », devenant ainsi de potentiels métabolisateurs des philosophèmes bergsoniens. Grâce à ces Espagnols, le bergsonisme n'est plus la philosophie des seuls Français ; ils créent les conditions du développement d'un bergsonisme espagnol, entre autres, littéraire.

⁷³ « La Pédagogie européenne fut introduite en Espagne de façon massive à travers les idées que rapportèrent les pensionnaires de leurs voyages. Cette influence directe, immédiate, “de bouche à oreille” et difficilement réductible à des chiffres, nous semble avoir été l'un des systèmes les plus efficaces. [...]. Beaucoup d'entre eux ne publièrent rien, mais à travers les conversations qu'ils eurent avec des collègues, lors de cours et lors de réunions professionnelles, ils échangèrent des idées sur la politique éducative des autres pays. [...]. À travers cette transmission orale, presque inconsciemment, les idées de la nouvelle éducation et la nécessité de réforme que l'Europe vivait se répandaient parmi le professorat espagnol. Les pensionnaires, et cela peut se vérifier dans la correspondance de la JAE, organisèrent à leur retour des cours, des rencontres, des conférences et réunions de tout type pour parler de ce qu'ils avaient vu et entendu ».

⁷⁴ « Le rapprochement avec l'Europe, le rêve de tant d'Espagnols, devint réalité, de façon presque massive, grâce au système des bourses de la JAE ».

Par exemple, c'est à la Résidence que revient le philosophe Manuel García Morente, après ses études en France. Il est l'élève de Bergson, entre 1905 et 1907, après avoir suivi les cours de philosophie à la Sorbonne, entre 1903 et 1905, deux ans durant lesquels il traverse sans doute déjà la rue Saint Jacques pour se rendre au Collège de France. De plus, comme García Morente le dit lui-même, il a noué un lien direct avec Bergson. García Morente en témoigne, en effet, au chapitre V intitulé "Necrología" de *La filosofía de Henri Bergson*⁷⁵ : "Hace muchos años –fue entre 1905 y 1907– tuve trato personal frecuente con el gran filósofo. Era un hombre encantador y con sus discípulos desplegaba un poder singular de seducción, que mantenía sujetos en las redes de su palabra a cuantos se acercaban a su despacho-biblioteca." (Manuel García Morente, 1972, 146-147)⁷⁶ Or, García Morente, à son retour, enseigne directement à la *ILE*. Dès 1907, García Morente parle donc, lors de conversations intimes, dans des *tertulias* ou de façon plus systématique, dans ses cours, de Bergson et du bergsonisme. Les modernistes constituent quelques-uns de ses élèves.

On sait, de plus, que García Morente rencontre le philosophe José Ortega y Gasset, au début de l'année universitaire 1908-1909, dont le rayonnement est considérable sur la jeunesse espagnole, particulièrement madrilène. Tous deux ont pu échanger sur le philosophe français, dès cette date, Ortega y Gasset connaissant Bergson, depuis 1905 au moins.

De même, hormis ces deux figures qui ont pu dialoguer sur Bergson, à la Résidence notamment, l'institutionniste Juan-Vicente Viqueira, ancien élève du psychiatre Simarro, qui a déjà pu écouter les cours de Bergson au Collège de France, en 1902, alors qu'il est à Paris en raison de problèmes de santé, rentre à la Résidence, après avoir bénéficié, entre 1908 et 1909, d'une bourse de la *Junta* qui l'a financé pour suivre les cours de Bergson. Son livre, publié posthume, *La Psicología Contemporánea*, en 1930, en rend compte.

En outre, Antonio Machado revient à la Résidence, après être allé un an, entre 1910 et 1911, écouter les cours du philosophe sur « La Personnalité » et « L'Espoir », comme il le précise dans son carnet de notes, *Los Complementarios*, financé lui aussi par la *Junta*.

L'essayiste catalan, D'Ors, qui considère encore, au début de la décennie 1910, que les pragmatistes, James et Bergson, en particulier, sont ses maîtres, vient souvent passer des séjours à la Résidence. Et même s'il défend la doctrine intellectualiste du noucentisme, il a

⁷⁵ Ce chapitre, rédigé à l'occasion de la mort de Bergson, en 1941, a été ajouté, dans la nouvelle édition de 1972, à la fin du livre que García Morente publia initialement, en 1917.

⁷⁶ « Il y a de nombreuses années – c'était entre 1905 et 1907 –, j'ai fréquenté personnellement et régulièrement le grand philosophe. C'était un homme charmant et il déployait, auprès de ses disciples, un pouvoir singulier de séduction qui embarquait dans les filets de ses paroles tous ceux qui s'approchaient de son bureau bibliothèque ». La bibliothèque Jacques Doucet de Paris a reconstitué le bureau-bibliothèque de Bergson.

également concouru, par sa connaissance très pointue du bergsonisme, à son rayonnement, dans les milieux littéraires modernistes.

Unamuno, qui connaît Bergson depuis 1897, au moins, y loge également. Ainsi, il participe aussi à sa « mise en réseau » littéraire.

Enfin, l'un des plus fidèles disciples espagnols de Bergson, le galicien « philosophe poète » moderniste, Victoriano García Martí (1881-1966), revient à Madrid, en 1912, et côtoie nombre de ces hommes.

La Résidence constitue donc un point de convergence de tous les élèves espagnols de Bergson, qui ont eu accès de façon non médiate au bergsonisme, et qui peuvent le diffuser directement auprès des littéraires ou le réinventer comme hommes de lettres, eux-mêmes. Álvaro Ribagorda, dans son article sur la Résidence, souligne d'ailleurs l'entremêlement de pensées que ce vivier intellectuel a permis :

Personas como Manuel García Morente, Luis de Zulueta, Eugenio D'Ors –que vivió varias temporadas en la Residencia–, el Marqués de Palomares, Unamuno –que solía alojarse allí en sus frecuentes visitas a Madrid–, *Azorín* y Ortega, en sus continuas visitas, sus charlas amistosas y sus conferencias, fueron imprimiendo el carácter que definía el ambiente cultural de la Residencia, y fueron haciendo de ella un importante núcleo cultural, al mismo tiempo que proyectaban sobre aquellos selectos estudiantes sus aspiraciones para la transformación de España (Álvaro Ribagorda, 2008, 7)⁷⁷.

Ce retour des pensionnaires de la *Junta* ou plus largement des élèves espagnols de Bergson marque donc non un terme mais un véritable commencement dans le développement du bergsonisme en Espagne, dans sa métabolisation. Quelques hommes, d'une importance majeure dans l'histoire des idées espagnoles, deviennent ainsi des récepteurs puis des importateurs d'un bergsonisme, propre à chacun d'entre eux ; ils créent alors les conditions de l'apparition d'un bergsonisme espagnol, de l'hispanisation du bergsonisme, et non pas celles d'un simple transfert linéaire d'un bergsonisme français. Et c'est aux poètes modernistes qui ont beaucoup fréquenté la Résidence, que revient le mérite d'avoir su, par la suite, métaboliser certaines idées bergsoniennes en une poésie ou essais poétiques, aux accents certes symbolistes, mais aussi métaphysiques.

⁷⁷ « Des personnes comme Manuel García Morente, Luis de Zulueta, Eugenio D'Ors – qui fit plusieurs séjours à la Résidence –, le Marquis de Palomares, Unamuno – qui avait l'habitude d'y loger lors de ses fréquentes visites à Madrid –, *Azorín* et Ortega, au cours de leurs visites continues, de leurs conversations amicales et de leurs conférences, imprimèrent le caractère qui définissait l'ambiance culturelle de la Résidence, et ils en firent un important nœud culturel, en même temps qu'ils projetaient sur certains étudiants choisis leurs rêves de la transformation de l'Espagne ».

Conclusion

Par conséquent, le bergsonisme, après avoir été excentré de son milieu naturel, en France – ses partisans néosymbolistes et ses opposants ayant participé à bergsoniser le symbolisme français –, est importé en Espagne. La traduction espagnole d'articles français constitue une phase assez sommaire de transmission du bergsonisme, dans les sphères littéraires espagnoles, particulièrement madrilènes ; cependant, elle ne permet pas de parler d'une hispanisation du bergsonisme esthétisé, ce processus constituant une forme de *mimesis* linéaire. Ce n'est pas dans la traduction que peut être réinventé un bergsonisme *sui generis* par les littéraires, particulièrement les poètes.

Toutefois, les traductions et recensions d'articles peuvent constituer une propédeutique à la diffusion puis à la personnalisation hispanisée des philosophèmes bergsoniens, dans les sphères littéraires. En effet, les revues françaises rendent compte d'une esthétisation possible de la conceptualité bergsonienne, ce dont la presse moderniste espagnole se fait le témoin. Cette dernière est un vecteur essentiel de diffusion d'un bergsonisme littéraire qui circule ainsi dans d'autres sphères littéraires, cette fois espagnoles.

Les *tertulias* représentent un autre vecteur essentiel de publicisation des philosophèmes, au sens habermassien du terme, en Espagne. Tous les grands modernistes de ce moment poétique se rencontrent, dialoguent ensemble et participent parfois inconsciemment à véhiculer les idées bergsoniennes. Elles perdent alors leur pureté épistémologique et adviennent à une existence nouvelle, non abstraite, non intellectualisée, mais vivante et poétique.

Or, cette « mise en réseau » du bergsonisme, par des acteurs du microcosme littéraire madrilène des années 1900-1910, met en place les conditions d'une potentielle métabolisation de la philosophie bergsonienne par les poètes. Elle lui permet de se décentrer de son terreau métaphysique originel et premier et à travers son exil, de devenir une sorte de courant apatriote dont chacun est libre de se servir. Les poètes espagnols deviennent alors les artisans d'un bergsonisme hispanisé et poétique.

D'ailleurs, les poètes sont sans doute les premiers et véritables acteurs de la régénération métaphysique dans la Péninsule. Certes, les catholiques néothomistes connaissent très tôt le bergsonisme, parce qu'il est stigmatisé par le Vatican comme l'antonomase du modernisme théologique et donc comme le grand ennemi de l'intellectualisme, du fixisme et de l'essentialisme défendus par Rome (Camille Lacau St Guily, 2011). Néanmoins, le bergsonisme diffusé par les catholiques néothomistes est un

virulent anti-bergsonisme. C'est pour cela que l'on peut dire que les premiers divulgateurs du bergsonisme, dans l'espace public espagnol, sont les poètes.

Une fois de plus, la vision véhiculée par l'historiographie, pendant de nombreuses années, du modernisme poétique comme une attitude de peur, de repli et de frilosité vitale, s'avère schématique et terriblement réductrice. En effet, les poètes du début du siècle n'ont pas seulement accueilli le bergsonisme, ils l'ont fécondé. Ils sont, en ce sens, les premiers et grands actualisateurs de la philosophie, bergsonienne, dans la Péninsule. Dans les années 1900-1910, ils sont les métaphysiciens de ce pays. Il suffit de lire les poèmes d'Unamuno, d'Antonio Machado ou encore de Victoriano García Martí pour saisir la capacité des Espagnols à convertir poétiquement la philosophie, lui donner une existence *sui generis*, en somme, la métaboliser esthétiquement. La force de l'Espagne à cette époque ne consiste probablement pas dans la systématisation abstraite et métaphysique de la Pensée, mais dans sa réinvention poétique, en la faisant vivre, exister, tressaillir, dans la chair des mots. La métaphysique espagnole n'est-elle pas fondamentalement poétique, vivante, vitale ?

Camille Lacau St Guily (Université Paris Sorbonne)

Bibliographie

ALBORNOZ, Aurora (de), *La presencia de Miguel de Unamuno en Antonio Machado*, Madrid, Biblioteca románica hispánica, 1968.

AZAM, Gilbert, *L'œuvre de Juan Ramón Jiménez. Continuité et renouveau de la poésie lyrique espagnole*, Thèse présentée devant l'université de Toulouse II, le 3 février 1978. Atelier de reproduction des thèses. Université de Lille III, 1980.

AZOUVI, François, *La gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Paris, Gallimard, NRF essais, 2007.

BERGSON, Henri, *Œuvres* [1959], Paris, Puf, Édition du Centenaire, 2001.

_, *Materia y memoria. Ensayo sobre la relación con el espíritu*, traducción de M. Navarro Flores, Madrid, s.n., 1900.

_, *La Evolución creadora*, trad. Carlos Malagarriga, Madrid, Renacimiento, 1912.

_, *La Risa: Ensayo sobre la significación de lo cómico*, Valencia, Prometeo, Biblioteca de cultura contemporánea, 1914.

_, *Ensayos sobre los datos inmediatos de la conciencia*, traducción de D. Barnés, Madrid, Biblioteca moderna de filosofía y ciencias sociales, 1919.

_, *Ensayos sobre los datos inmediatos de la conciencia*, traducción de D. Barnés, Madrid, Francisco Beltrán, Librería española y extranjera, [1919], 1925.

_, *La energía espiritual*, trad. de Eduardo Ovejero y Maury, Madrid, Daniel Jorro, Biblioteca científica filosófica, 1928.

BERTAUT, J., “La sensibilidad en la poesía francesa por la Sra. Dornis”, in *La Lectura*, V-1912.

CAMPOAMOR GONZÁLEZ, Antonio, *Vida y poesía de Juan Ramón Jiménez*, Madrid, Sedmay ediciones, 1976.

CANSINOS ASSENS, Rafael, « Ritmos y matices. Las obras completas de Rubén Darío », in *La Correspondencia de España*, 3-II-1918.

CARDWELL, Richard A., *Juan R. Jiménez. The modernist Apprenticeship, 1895-1900*, Berlin, Biblioteca Ibero-Americana, Colloquium Verlag, 1977.

CHAINAIS, Adeline, « Francisco Villaespesa : portrait d’un “ passeur de siècle” », in *Entre l’ancien et le nouveau. Le socle et la lézarde (Espagne XVIII^e-XX^e)*, tome I, Paris, CREC, 2010.

CHEVALIER, Jacques, *Bergson*, Paris, Plon, 1926.

Collectif, CHAINAIS, Adeline, FILLIERE, Carole, GOMEZ-GARCIA PLATA, Mercedes, LEGLISE, Florence, MULLER, Adèle, et TOUBOUL, Eva, (art. co-écrit), *La transmission culturelle : le cas de l’évolutionnisme en Espagne (fin XIXe - début XXe)*, publication du CREC, collection « Les travaux du CREC en ligne », ISSN 1773 0023, atelier Transmission Culturelle, juin 2006, <http://crec.univ-paris3.fr>.

CORPUS BARGA, *Entrevistas, semblanzas y crónicas*, Valencia, Pre-textos, 1992.

DARÍO, Rubén, *Obras completas*. Tomo I. Crítica y ensayo, Madrid, Afrodisio Aguado, S.A., 1950.

ESPINA, Antonio, *Las tertulias de Madrid*, Madrid, Alianza editorial, 1995.

FAGUET, E., “Un historiador del simbolismo”, in *La Lectura*, I-1913.

GARCÍA MARTÍ, Victoriano, *El Ateneo de Madrid (1835-1935)*, Madrid, Editorial Dossat, 1948.

GARCÍA MORENTE, Manuel, *La filosofía de Henri Bergson* [1917], Selección e introducción de Muro Romero, Pedro, Madrid, Colección Austral, Espasa-Calpe, 1972.

JAURES, Jean, *De la réalité du monde sensible*, in *Œuvres* de Jean Jaurès, 9 vol., éd. M. Bonnafous, Paris, Rieder, 1931-39, t. VIII.

- LACAU ST GUILY, Camille, « Henri Bergson et les catholiques néothomistes espagnols (1907-années 1920) », in le *Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne*, PUP, n°46, février 2011, p. 269-288.
- LANDEIRA DE BRISSON, Mary-Jo, *La présence de Bergson dans l'œuvre d'Antonio Machado*, Thèse pour le troisième cycle, présentée à l'université de la Sorbonne (sous la dir. de Robert Marrast), Paris III, Paris, 1977.
- MACHADO, Antonio, *Soledades, Galerías y otros poemas* [1907], Madrid-Barcelona, Colección Universal, 1919.
- MARÍN ECED, Teresa, *La renovación pedagógica en España (1907-1936). Los pensionados en pedagogía por la junta para ampliación de estudios*, Madrid, CSIC, 1990.
- PALAU DE NEMES, G., *Vida y obra de Juan Ramón Jiménez. La poesía desnuda*, Madrid, Editorial Gredos, Biblioteca románica hispánica, segunda edición completamente renovada, 1974.
- PÉREZ DE AYALA, Ramón, *Amistades y recuerdos*, Barcelona, Editorial Aedos, 1961.
- PEYRE, Henri, *Qu'est-ce que le symbolisme ?*, Paris, Puf, Collection Sup, 1974.
- RAMÓN JIMÉNEZ, Juan, "Recuerdo al primer Villaespesa. 1899-1901", in *La corriente infinita. Crítica y evocación*, Recopilación, selección y prólogo de Francisco Garfias, Madrid, Aguilar, Ensayistas Hispánicos, 1961.
- _, *El trabajo gustoso (Conferencias)*, Selección y prólogo de Francisco Garfias, Madrid, Aguilar, Ensayistas hispánicos, 1961.
- Rauh, Frédéric, « La conscience du devenir », *Revue de métaphysique et de morale*, 5, 1897.
- RIBAGORDA, Álvaro, "La Residencia de estudiantes. Pedagogía, cultura y proyecto social", Seminario de Investigación del Departamento de Historia Contemporánea (UCM), Curso 2007-2008, 6ª sesión: 3/4/2008.
- RODRÍGUEZ, Cristóbal, "La filosofía de Henri Bergson y el movimiento de las ideas estéticas y sociales en Francia", in *Nuestro tiempo*, XI-1918.
- SÁNCHEZ BARBUDO, Antonio, *El pensamiento de Antonio Machado*, Madrid, Guadarrama, 1974.
- THOREL, Jean, "El romanticismo alemán y el simbolismo francés", in *La España moderna*, 1-XI-1911.
- VIQUEIRA, Juan Vicente, *La psicología contemporánea*, Barcelona, Buenos Aires, Editorial Labor, S.A., Sección I ciencias filosóficas, Biblioteca de iniciación cultural, 1930.
- VISAN, Tancredè (de), *Paysages introspectifs*, Paris, Henri Jouve, éditeur, 1904.
- _, *L'attitude du lyrisme contemporain*, Paris, Mercure de France, 1911.

WEBER, Louis, « Revue du mois », *Mercure de France*, VII-1900.

WORMS, Frédéric, (études réunies sous la direction de), *Le moment 1900 en philosophie*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004.